

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

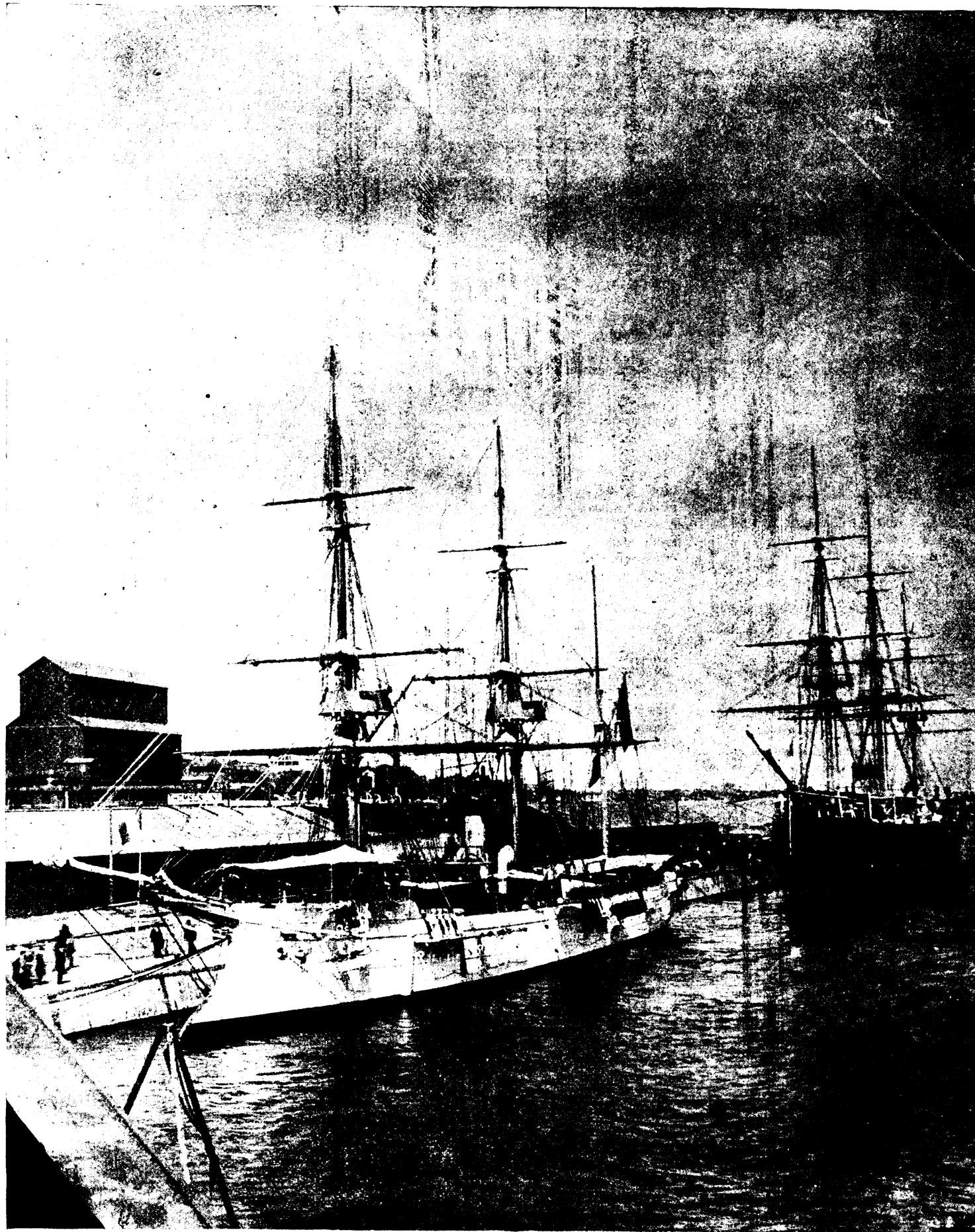
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

9^{ME} ANNEE, No 436—SAMEDI, 10 SEPTEMBRE 1892

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LES MARINS FRANÇAIS A MONTRÉAL— LE VAISSEAU AMIRAL " L'ARÉTHUSE " ET L'AVISO LE " HUSSARD "

Photographie B. Chalifoux— Photogravure Armstrong

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 10 SEPTEMBRE 1892

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—En fumant, par Raoul Renault.—Les marins français à Montréal, par J. St.-E.—Poésie : A une jeune fille, par le Rév. F.-X. Burque.—Mérisette : Histoire d'une petite bohémienne, par J. B. Charrian.—Nos gravures.—L'hon. Ed. Blake, par J. St.-E.—Nos primes : Liste des numéros gagnants.—Poésie : Incertitude, par Joseph Nothin.—Études historiques J.-Bte-Truillier Lacombe, par G.-A. Duumont.—Le châtement (nouvelle inédite) par Elie Tassé, fils.—Notes et faits.—Choses et au res Feuilletons : La Belle Ténébreuse (suite), par Jules Mary ; Mademoiselle de Kerven (suite), par Xavier de Montépin.—Jeux d'esprit et de combinaison : Problèmes de Dames et d'Échecs.

GRAVURES.—Les marins français à Montréal : Le vaisseau amiral l'*Aréthuse* et l'avisé le *Hussard* ; Pique nique au sommet du Mont-Royal.—Le vapeur *Colomb* au échoué à l'île aux Couacs.—Portrait de l'hon. Edward Blake.—Les fêtes de Québec : Portrait de Son Éminence le cardinal Taschereau ; Vue de la basilique ; Vue intérieure de la basilique de Québec.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

ENTRE-NOUS.



Les enfants et les miens viennent de reprendre leurs études, heureusement interrompues par deux mois de vacances, trop vite passées ; les uns rentrent au collège ou à l'académie, les autres au couvent, et tous semblent légèrement tristes, les pensionnaires, surtout.

Les parents, un peu par égoïsme, beaucoup par intérêt pour ces chers petits que l'on aime plus qu'ils ne le croient, sont heureux de voir revenir l'époque de l'entrée des classes, mais l'enfant, en préparant ses livres, ne peut s'empêcher de penser aux belles parties de pêche, aux courses dans la campagne, aux soirées passées en famille, aux bons plats de la maman, à ces plats dont on garde le goût toute sa vie et que l'on ne retrouve jamais plus ailleurs, et c'est le cœur bien gros qu'il reprend le chemin du temple de la science (?), prison pour lui.

Oh ! ce temps de collège !

Il y a longtemps qu'il est passé ; j'ai roulé beaucoup depuis, sans avoir amassé grand moussé ; j'ai bien souffert moralement et physiquement, j'ai eu faim, mais pour rien au monde je ne voudrais recommencer mes études comme je les ai faites.

Ce que je m'y suis ennuyé dans ce misérable collège ! ce que je l'ai exécré, est quelque chose d'impossible à décrire !

* * La routine stupide, la règle uniforme pour

tous les caractères et toutes les intelligences, les cours toujours les mêmes, la science distribuée sans égards aux aptitudes des élèves, la monotonie, l'aridité des leçons données sans goût par un professeur à l'air ennuyé, les longues heures d'étude et de silence imposées par pure convention ou plutôt par ordre supérieur, que tout cela nous paraît insensé plus tard, et comment se fait-il qu'on n'ait pas encore pu trouver un système plus d'accord avec le bon sens !

Les injustices, l'œil infernal du pion, les dénominations encouragées, les punitions bêtes, humiliantes parfois, rarement proportionnées aux fautes commises, je me rappelle tout cela.

Les défenses malheureuses qui donnent l'idée du mal plutôt qu'elle ne le préviennent, etc.

Je me souviens d'un professeur qui nous enseignait l'histoire à sa manière, se pâmant d'admiration devant les faits et gestes des rois sans vergogne, altérant les faits, faussant les conclusions, mais qui, contrairement à son attente, nous a fait prendre le régime absolu en horreur, ce dont je le remerciais s'il l'avait fait avec intention.

On pourrait en dire long sur ce sujet, mais si l'on procède par comparaison, je crois que les hommes de mon époque auraient pu être encore plus malheureux s'ils avaient vécu ailleurs qu'en France.

Dans ces jours déjà lointains, il existait en effet des régions, on me dit même qu'il y en a encore, où l'on punissait les élèves en les frappant, c'est-à-dire en les avilissant, en détruisant en eux tout sens moral, en les traitant en esclaves.

J'ai connu un vieux maître d'école, ignorant et sot, qui a laissé un triste souvenir.

Ce cistre ne trouvait rien de mieux que d'ordonner à ses élèves de *baiser la terre* en punition d'une faute légère et l'on entendait à chaque instant ce fauve hurler :

—Un tel, baisez la terre !

Ce misérable oubliait que c'était la terre de France qu'il ordonnait de baiser en guise de châtement, cette terre qu'on ne baise qu'avec amour et respect quand on y revient au retour d'une longue absence ! La terre natale, la terre de nos aïeux, de nos gloires, la patrie enfin, employée par un imbécile comme moyen d'humiliation !

Un jour, les parents fatigués de ce magister, portèrent plainte en haut lieu ; on lui donna un coup de pied et sa retraite.

Il est allé mourir dans un coin quelconque.

* * Et quand on se souvient soi-même des jours passés, alors qu'on est devenu chef de famille, c'est avec crainte que l'on voit partir son enfant pour plusieurs années dans une institution que l'on ne peut jamais connaître complètement, quelques renseignements que l'on prenne, et plus d'un père se dit alors :

—Mon enfant est bon et pur, dans quel état me le rendra-t-on ?

* * Je me l'ai déjà dit ailleurs, je ne puis comprendre qu'un professeur batte un élève et, celui qui le fait mérite, à mon sens, d'être impitoyablement chassé de l'enseignement.

Il y a tant d'autres moyens de corriger l'enfant sans prendre les moyens de tuer en lui toute sensibilité.

Grétry raconte quelque part un fait dont il a été témoin et qui prouve une fois de plus— bien que cette preuve fut inutile— combien on réussit mieux en s'adressant au cœur et à la sensibilité de l'enfant plutôt que de recourir aux coups qui n'ont jamais convaincu personne.

—J'ai vu, dit-il, à Rome, le spectacle ineffaçable dans ma mémoire, d'une famille consternée par la faute de leur unique enfant. Je vais rapporter cette scène exemplaire pour les mères, les pères et les instituteurs de la jeunesse. Invité à un concert chez un avocat, homme d'infiniment d'esprit, et associé à une femme vraiment romaine, quoique moderne, j'arrive, et quoiqu'il fit grand jour, les fenêtres étaient fermées, le salon tendu de noir, et l'appartement éclairé avec profusion.

—Qu'est-ce ? dis-je au domestique qui m'ou-

vrit la porte, je venais pour assister à un concert, y a-t-il quelqu'un de mort ici ?

—Non, me répondit-il, le concert a lieu.

—Dans ce moment je vis de loin la dame du logis qui venait à moi ; je m'approchai d'elle.

—Vous êtes blessée, lui dis-je, madame ?

—Ne vous effrayez pas, me dit-elle, de tout ce que vous voyez de singulier ; voici le fait. Nous avons remarqué, mon mari et moi, que notre enfant incline à la cruauté (c'était un petit garçon d'environ six ans). Hier, il a voulu jeter un couteau à la tête de sa gouvernante ; j'ai paré le coup et la pointe du couteau m'est entrée dans le bras.

—Vous avez puni votre enfant ?

—Non par des réprimandes ou des coups ; c'est son cœur, c'est sa sensibilité que nous voulons attaquer. On ne l'empêche pas d'aller et de venir, mais personne ne le regarde, ne lui parle, il est abandonné à lui-même comme un petit monstre. Le vase ensanglanté, dans lequel mon époux a lavé ma plaie, est dans la chambre de mon fils, et il y restera tout le temps convenable. Entendez-vous ses sanglots ? Oh ! il est désolé.

—Nous approchâmes doucement de la chambre de l'enfant : il était à genoux devant le vase qui était posé sur une chaise, et il le baisait en disant : *Povera madre ! barbaro che sono ! ecco il suo sangue !* (Pauvre mère ! barbare que je suis ! voilà son sang !)

—Le jeune coupable garda le souvenir de cette journée si triste et devint aussi doux et bon qu'il était dur et impérieux.

* * La présence de l'*Aréthuse* et du *Hussard*, réveille les souvenirs déjà vieux de la première apparition d'un navire de guerre français dans les eaux du Saint-Laurent, depuis la malheureuse cession.

M. Zéphirin Duhamel, actuellement maître du bureau de poste du parlement, à Québec, m'en parlait dernièrement non sans une certaine émotion.

—En 1855, me disait-il, j'étais commis à bord de l'*Advance*, bateau à vapeur, appartenant à M. F. Baby, qui avait obtenu du gouvernement un contrat important pour remorquer à Québec les navires à voile venant du Golfe.

—L'*Advance* était commandé par le capitaine Paul Poulliot.

—On savait que la *Capricieuse* allait arriver et, quand nous reçûmes l'ordre d'aller au devant de la frégate française pour la remorquer, vous devez penser si nous fûmes heureux de partir. Tout en descendant le fleuve, chacun interrogeait l'horizon et c'était à qui apercevrait le premier le navire attendu à Québec avec tant d'impatience, puisque c'étaient *nos gens* qu'il nous amenait.

—Vers l'île au Basque, non loin de l'île Verte, un matelot cria tout à coup : "La frégate, capitaine !" et tous, nous nous précipitâmes sur le pont.

—La grande chaloupe fut armée et le capitaine Poulliot me dit de me rendre à bord du navire français.

—J'avais dix-huit ans, et j'avoue que le cœur me battait un peu plus fort que d'habitude en pensant à l'honneur qui m'était dévolu.

—On nous avait aperçus, et quand nous arrivâmes près de la frégate, l'échelle était prête. Je m'y cramponnai vivement avec mes poignets solides, et quelques secondes plus tard j'étais sur le pont, en face d'une foule de matelots et d'officiers.

—Le commandant, s'il vous plaît ?

—C'est moi, jeune homme, me répondit une voix mâle et bien timbrée.

—Mon commandant, lui dis-je, mon capitaine m'a donné l'ordre de vous offrir nos services, de la part du gouvernement canadien, pour remorquer la frégate jusqu'à Québec.

—Très bien, mon ami, je vous remercie et j'accepte avec grand plaisir.

—Il me serra la main, je saluai et je revins à bord de l'*Advance* qui était près de nous. Le lendemain, nous arrivâmes à Québec.

—Et voilà comment j'ai eu l'honneur de monter un des premiers à bord du premier navire de guerre français venu en Canada depuis le commencement du siècle et même depuis 1763.

Je comprends l'émotion de M. Duhamel en racontant cet épisode de sa vie. Ce sont de ces choses dont on se souvient toujours.

* * Les horlogers de Montréal sont dans la jubilation. Pourquoi ?

Parce que le conseil de la cité a décidé que les chars urbains seraient mus par l'électricité.

En quoi les chars urbains mus par l'électricité peuvent-ils intéresser les horlogers ?

En ce sens que l'électricité aimante les mouvements des montres quand ils sont en fer, en acier, enfin quand ils sont fabriqués avec un métal magnétique, et qu'une fois aimantés ils ne fonctionnent plus.

D'où il résulte qu'il nous faudra faire changer les mouvements de nos montres, ou nous abstenir de voyager dans ces véhicules.

C'est beau la science et j'en suis grand admirateur, mais elle a parfois des effets très curieux et coûteux.

Les échevins horlogers, s'il y en a, ont du voter pour ce système

* * Le choléra arrive, c'est entendu ; nous ne sommes pas prêts à le recevoir en ennemi, c'est encore vrai, mais si triste que soit cette double vérité, elle prête encore à la plaisanterie, paraît-il.

L'autre jour, on en parlait devant X., le journaliste spirituel et un peu bohème que vous connaissez, et chacun exprimait ses craintes :

—Mes amis, dit X., vous avez bien tort de faire comme les chiens, de crier avant les coups. Connaissez-vous la nature du choléra qui nous arrive ?

—Sa nature, sa nature, elle est déplorable, c'est une maladie qui tue tout le monde.

—Erreur, un médecin allemand vient de découvrir que le microbe de ce choléra n'atteignait que les créanciers... vous voyez que nous n'avons rien à craindre.

Les créanciers seuls ! si c'était vrai !!!

* * Il y a des gens qui ont toujours une histoire en réserve, une ineptie récemment produite, et qui vous abordent en vous disant :

—La connaissez-vous la dernière ?

Voici celle que l'un d'eux m'a racontée hier. Elle est idiote de simplicité.

—Un petit garçon, se promenant avec un bambin de son âge, rencontre deux hommes et dit à son ami, en lui les montrant :

—Celui-ci est mon père, l'autre est son frère, et ils ne sont pas parents. Comment cela se fait-il ?

Vous vous creusez la tête et, après avoir cherché longtemps, vous finissez par dire que cela n'est pas possible.

—C'est évident, répond l'autre froidement, ce n'est pas vrai, c'est un p'tit menteur !

Edouard

EN FUMANT



Le conseil d'hygiène vous donne les moyens de vous préserver du choléra s'il venait dans nos parages, je vais vous donner gratuitement le moyen de vous en débarrasser *subito* s'il venait à vous visiter.

Pour donner toute l'authenticité nécessaire à ma recette, je suis obligé de commencer par une anecdote. Quant au choléra, je n'en serai pas aux

mêmes frais de mise en scène, car il est connu, et personne, que je sache, ne désire faire plus ample connaissance avec lui.

C'était pendant une des grandes, ou plutôt une des visites de cérémonie du choléra à Paris.

Le fléau faisait des victimes à droite et à gauche et les cholériques tombaient drus comme mouches. Tous ceux qui étaient atteints du microbe mouraient dans quelques heures et il n'y avait aucun moyen de les rattrapper tant, l'épidémie était maligne.

Les médecins se prodiguaient, mais ils s'avouaient vaincus.

On avait déjà enregistré plusieurs décès, et le fléau sévissait déjà depuis plusieurs jours, lorsqu'un ami d'un médecin célèbre du temps en fut sérieusement atteint.

Le médecin se rendit aussitôt auprès de son ami, le désespoir dans l'âme et maudissant son impuissance. Lorsqu'il fut en face du pauvre cholérique, il constata avec des serremments de cœur les ravages de l'épidémie sur son ami. Celui-ci, atteint depuis trois heures seulement, avait déjà un teint cadavérique ; ses yeux étaient enfoncés dans leurs orbites, ses lèvres retirées et pâles.

C'est d'une voix à peine perceptible qu'il fit ses recommandations au docteur, son ami :

—Mon pauvre ami, disait-il entre deux râles et en se faisant entendre avec peine, mon cher ami, je n'en ai plus que pour quelques minutes à vivre, et je veux te faire une recommandation et te demander un service que ton amitié me permet... Veux-tu, après ma mort, être le père et le protecteur de ma fille unique?... je te la confie et compte sur toi...

Après cet effort suprême, le malade tomba dans un état de prostration et d'affaiblissement inouï.

Le médecin le regardait d'un œil où se lisait la plus profonde des douleurs ; il le regarda ainsi pendant cinq minutes avec une fixité de regard qui témoignait une grande amertume ou un travail intellectuel très tendu. Après ces quelques instants, où tout son organisme sembla un moment suspendu dans ses fonctions, on put voir, par l'énergique coup de tête qu'il donna en signe d'acquiescement, qu'il avait pris une résolution inébranlable.

Il retourna à la petite table où il avait déposé sa cravache et, après l'avoir prise, il revint brusquement vers le malade qui sommeillait de ce sommeil qui précède la mort, et, avec une dureté cruelle dans la voix, il lui dit sans préambule :

—Vas-tu bientôt finir cette farce-là, tu n'es pas plus malade que moi... Holà ! lève-toi, ou je vais te lever, et rondement !

Joignant le geste à la menace, il enleva, d'une main sûre et brutale, les couvertures du lit et les jeta sur le parquet. Puis, saisissant sa cravache de la main droite, il commença à administrer le fouet, en règle, à son ami, et avec toute la vigueur qu'il pouvait y mettre.

Il joignait aux coups de cravache des paroles autoritaires, commandant à son ami de cesser ses simagrès, de se lever et de s'habiller pour faire une promenade en voiture.

—Vas-tu te hater, lui criait-il, d'une voix de stentor, il me semble qu'il y a assez longtemps que j'attends après toi. Et il soulignait ses paroles de coups de cravache assez violents pour fendre un cuir de cheval.

Dès les premiers coups, le malade protestait, mais avec des paroles qu'on entendait à peine. Peu à peu sa voix se renforçait et devint au même diapason que celle du docteur. Finalement, il se leva nerveusement, prit une chaise et se mit à la poursuite de son ami le docteur, qui s'enfuyait en faisant des entrechats à droite et à gauche et continuait à administrer des coups de cravache avec toute la vigueur possible dans les circonstances.

Cette chasse d'un nouveau genre se continuait depuis quinze ou vingt minutes, lorsque le docteur s'écrasa, exténué par la fatigue et les émotions. Il eut cependant la force de dire à son ami :

—Maintenant, tu peux aller mettre tes habits, tu es guéri.

Le cholérique était en effet guéri et il n'a pas senti, après, le moindre symptôme de l'épidémie.

Cette anecdote est parfaitement authentique et je pourrais, en faisant quelques recherches, vous citer le nom du médecin qui a fait cette cure de la manière pour le moins étonnante qu'on vient de voir et je pourrais aussi donner le nom de celui sur qui le miracle s'est opéré.

Maintenant, me demanderont plusieurs lecteurs, comment expliquez-vous cette guérison par l'emploi d'un moyen qui semblerait plutôt de nature à raccourcir les instants d'un malade qu'à lui rendre la santé ?

Si j'étais médecin, je ferais une longue dissertation sur le système nerveux, sur l'imagination et son impressionnabilité, le tout agrémenté de mots techniques que vous ne comprendriez pas et que souvent les médecins—ou quelques-uns du moins—ne comprennent pas eux-mêmes. Mais comme je ne suis pas un disciple d'Esculape, je vais vous donner mon opinion tout comme un simple mortel.

Je crois pouvoir attribuer la cure en question à l'imagination, à la réaction, au choc du système nerveux et un peu à l'hypnotisme.

A l'imagination qui devait faire un travail énorme chez le malade, parce qu'il devait avoir confiance en son ami qui était un médecin de renom ; à la réaction qui a dû nécessairement se faire dans tout l'organisme et sur les organes malades ; au choc produit sur le système nerveux par la flagellation, flagellation qui a dû inévitablement accélérer et changer la circulation du sang ; et enfin au magnétisme qui a contribué à faire croire au malade qu'il n'était pas malade. Je ne sais pas si cette version est la bonne, toujours est-il que je la risque... quitte à voir un de nos hypocrites me donner une leçon de diagnostic.

Tout extraordinaire que puisse paraître cette anecdote, elle n'en est pas moins dans l'ordre naturel des choses et nous avons maints exemples, sinon tout-à-fait semblables, du moins dans la même catégorie.

Mais ce qui me peine c'est que je ne pourrai pas appliquer mon remède sur moi, si par malheur je recevais la visite du choléra. Après avoir gouaillé le fléau comme je l'ai fait, je serai probablement le premier sur qui il se vengera et je compte, pour l'occasion, sur les bons services d'un ami pour m'appliquer mon remède si je tombais victime de l'épidémie à laquelle je viens de porter le coup de mort. Sans rire, je compte là-dessus.

Raoul Renauld

LES MARINS FRANÇAIS A MONTRÉAL

Nos grands cousins de France, qui sont venus passer quelques jours parmi nous, sont déjà repartis : l'*Aréthuse*, le vaisseau amiral, avec l'avisso le *Hussard*, a quitté notre port lundi, le 5 du mois courant.

LE MONDE ILLUSTRE, à l'encontre de ses confrères quotidiens, n'ayant pu suivre le détail des fêtes magnifiques, toutes de chaude sympathie que Montréal français a données en leur honneur, tient cependant à les saluer encore une fois au départ, tout comme, un des premiers, il acclamait leur arrivée. De plus, et pour garder à nos lecteurs un souvenir durable des fraternelles démonstrations occasionnées par cette visite, à nous tous si chère, nous sommes fiers de reproduire une couple d'illustrations prises par nos artistes, MM. Laprès et Chalifoux.

Une de nos gravures représente l'*Aréthuse* et le *Hussard*, dans le port de Montréal : ces deux vaillants navires, au noble aspect, font le plus grand honneur de la marine française, déjà admirée partout. L'autre gravure est un joli groupe de tout le parti d'excursionnistes, le 27 août dernier, en pique-nique au sommet du Mont-Royal. Un de nos collaborateurs, qui a pris part à cette fête, en donne des notes ailleurs.

Mentionnons aussi, pour mémoire, les deux magnifiques soirées au parc Sohmer, le bal champêtre chez M. Beaugrand, l'excursion à Lachine et Caughnawaga, et retour par le fameux Sault Saint-Louis, la réception officielle à l'Hôtel-de-Ville, par le maire et les échevins de Montréal, la messe solennelle à Notre-Dame, dimanche, etc., etc.

Que tout cela dise bien haut à nos frères de France, qui s'en vont déjà, comme nous chérissons toujours notre vieille mère-patrie d'origine.—J. St-E.



A UNE JEUNE DEMOISELLE

(Ecrit dans son album)

POURQUOI L'ON SOUPIRE

Jeune fille, ton cœur soupire,
Et tu ne sais pourquoi.
Si tu veux, je vais te le dire :
Ecoute, écoute-moi :

C'est que ton cœur est une flamme
Qui doit monter vers Dieu,
Et le monde retient ton âme
Captive en ce bas lieu.

Le papillon batte son aile
Au feu qui l'éblouit :
Et toi, c'est ton âme immortelle
Que le monde trahit.

Car le monde, dans sa folie,
Croît remplir notre cœur ;
Et notre cœur, vide, s'écrie :
Où donc est le bonheur ?

Qu'importent les plaisirs du monde
Et ses folles amours ?
Sans Dieu notre âme si profonde
Soupirera toujours !

J. D. Burque, P. Th.

MÉRISSETTE

HISTOIRE D'UNE PETITE BOHÉMIENNE

I



— MONTEZ-MOI donc ça, père Muller, dis-je au vieux meunier, tandis que nous prenions le frais sur le banc de pierre, devant le moulin.

— Puisque vous le voulez, me répondit-il, de sa petite voix tremblante...

Et rien qu'au clignotement inusité de ses yeux, je compris que l'histoire serait

intéressante : c'était sa manière à lui d'annoncer de l'extraordinaire.

Un brave homme que ce père Muller, le meunier d'Hugolsheim. Voilà déjà dix ans qu'il repose sous le gazon de la colline, et rien que d'y songer, j'en suis encore tout mélancolique : c'est ma jeunesse entière que je revois dans ce souvenir.

Et pour un beau moulin que le sien, c'en était un. Je n'ai jamais rien vu de plus riant que cette pittoresque construction, sur le bord de la route, la porte s'ouvrant au milieu, et derrière, parmi les hautes herbes et la mousse des vieux murs, la grande roue moussue, toute frangée d'écume, qui tourne lentement sous le poids de l'eau. Jour et nuit, elle jetait dans le silence du village son tic-tac monotone, car le père Muller avait des pratiques plus qu'il n'en aurait voulu et il ne dormait guère, je vous assure, pour satisfaire tout le monde. C'était parfois une caravane ininterrompue de paysans, qui se disputaient pour entrer les premiers, leur sac de blé sur le dos.

Or donc, voici ce qu'il me conta, par ce beau soir de septembre, il y a bien longtemps, oh ! oui, bien longtemps, tandis que le soleil se couchait sur la côte de la Mittelbronn et que des jeunes filles "rondiaient" sur la place du village, en chantant la vieille complainte patoise, si naïve et si douce :

"J'ai rencontré Rosette, Rosette, ma bien aimée.—Elle est aussi vermeille que la rose en été.—Elle se tient aussi droite que les joncs dans les prés.—Joli cœur que je t'aime, jamais je ne t'oublierai."

Les échos du Sonnenberg répétaient à l'infini cet air d'autrefois : nous buvions du vin blanc d'Alsace, couleur d'or, qui vous délire si singulièrement la langue et vous met des rayons de soleil dans la tête.

C'est l'histoire de Mérisette, la petite Bohémienne, et ce récit, si simple et si touchant, le voici, tel qu'il m'est toujours resté devant les yeux, dans le beau cadre de cette superbe soirée d'automne....

II

—J'avais dix-huit ans, monsieur, commençait alors le père Muller, et parmi les clients de notre moulin, qui arrivaient chaque samedi, le petit sac de blé sur le dos, il y avait Mérisette, la fille des Bohémiens, de ces pauvres rebouteurs, qui habitaient là-haut, une cabane sous les roches.

Cette enfant de quinze à seize ans, noire comme une cerise bien mûre, le nez large, les dents blanches, avec de grands anneaux de cuivre dans les oreilles et toujours un bon sourire tout franc sur les lèvres,—pour moi, du moins,—était ce que j'avais vu de plus frais et de plus joli de ma vie.

Les Bohémiens ne descendaient pas à la messe, étant d'une autre religion que nous et je n'avais donc l'occasion de voir Mérisette que le jour où elle venait au moulin. Comme j'attendais le samedi avec impatience ! Que ce quart d'heure passé avec elle rachetait bien les longs jours où l'on ne se voyait pas et quel doux sourire lui montait tout à coup aux lèvres, lorsque je l'aidais à décharger son petit sac de blé, qu'elle ne voulait jamais confier à un autre que moi.

—Que c'est donc lourd, Mérisette, pour vos petites épaules, ce sac-là, lui répétais-je, chaque semaine ! Est-ce que ces grands paresseux de Kasper ou d'André ne pourraient pas vous porter ça jus qu'ici, au lieu de dormir au soleil, comme des lézards ?

—C'est vrai, Hans, faisait-elle alors, mais nous n'avons pas peur des lourdes charges, nous autres... Merci bien pour le coup d'épaules.

Et elle me souriait de ses belles dents blanches, et je sentais comme un baume bienfaisant se répandre sur mon cœur.

Comme elle paraissait heureuse dans mon vieux moulin ! Nous parcourions ensemble la chambre des meules, avec leurs engrenages et leurs courroies de cuir roux, et je me souviens que le bruit des chaînes, grinçant sur les poulies, lui faisait une grande peur. La fine poussière de farine, qui voltigeait partout dans l'air, poudrait ses cheveux noirs, comme les marquises des anciens portraits.

—Regarde donc, Mérisette, lui dis-je, voilà mon moulin qui a mis de petites mouches blanches sur tes cheveux.

Et nous riions.

Puis elle reprenait le sac de la semaine passée, dont la grande meule avait fait de belle farine qui sentait bon.

—Oh ! qu'il pèse lourd, Hans, disait-elle chaque samedi ! Je crois bien que vous m'avez compté la grosse mesure, n'est-ce pas ?

—Mais non, Mérisette, mais non, je t'assure...

Et ses grands yeux incrédules m'interrogeaient, se doutant bien de quelque chose, et je me disais, en la voyant repartir si vaillante et si frêle :

—Brave petite femme, va, malgré sa peau noire et ses dents blanches. Celui qui t'aura sera bien heureux !

Et je restais cloué sur place, tout rêveur, jusqu'à ce qu'elle eût disparu derrière la côte, dans les bruyères....

III

Ici, le père Muller s'arrêtait un peu pour respirer, et nous buvions un bon coup de vin.

Puis il reprenait...

Mais à cet endroit de son récit, de grosses larmes roulaient comme malgré lui dans la barbe toute grise du pauvre vieux.

Sa voix tremblait, et c'est tout ce que j'ai vu de plus triste que ce vieillard me contant le roman brisé de sa vie.

Pendant qu'il parlait, ses yeux restaient obstinément fixés de l'autre côté de la route, sur des pans de murs et des monceaux de décombres, que des herbes sauvages avaient envahis et d'où s'éle-

vait, sur un grand mérisier d'Alsace, qui y avait grandi, le chant joyeux d'une bergeronnette, ce petit oiseau de nos montagnes....

—Ecoutez donc comme il s'en donne, faisait le père Muller, en montrant les ruines du bout de sa canne.

Alors, après un silence et en se tournant vers moi, il r prenait :

—J'ai pensé que c'était son âme, monsieur, ce petit oiseau-là, l'âme de Mérisette, car elle est morte, la pauvre enfant, qui s'en vient, chaque soir, sur le mérisier de leur jardin, me consoler de ses chansons joyeuses. N'est-ce pas que ces choses-là sont possibles ?....

Alors, en me montrant les pans de murs et les monceaux de décombres, il me dit :

—Voilà tout ce qui reste du moulin, du beau moulin, qu'il avait fait construire pour elle, lorsqu'il l'épousa....

C'était un jeune homme de la ville, le fils du riche meunier Reinhard, qui, un beau jour, était tombé éperdument amoureux d'elle. Il lui avait, à la fête, sans doute, parlé de servantes, de toilettes, d'une belle voiture, peut-être, car le pauvre Hans fut bien vite délaissé, lui qui n'avait que son cœur, son vieux moulin et sa grosse casquette de loutre à lui offrir.

Enfin ils se marièrent et ce fut une noce comme on n'en revit jamais plus à Hugolsheim, ni dans les environs, à dix lieues à la ronde.

Après un voyage à Paris, qui dura un long mois, pensez donc, ils s'installèrent dans le moulin, là, en face du nôtre.... Il rapportait de là-bas les derniers perfectionnements du métier : des mécaniques impossibles, qui vous font de la farine à moitié prix, en un rien de temps et le vieux moulin d'Hugolsheim vit les clients l'abandonner peu à peu.... Ils prenaient tous le chemin de l'autre, du joli moulin en briques rouges, avec une grande porte en pierres de taille, où l'on entendait les meules tourner nuit et jours avec des grincements et des bruits de machines, qui vous faisaient trembler....

Madame Reinhard eut des servantes et des femmes de chambre pour l'habiller ; ses toilettes vinrent en droite ligne de Paris et même, au bout d'un an, on parla d'une voiture, d'une magnifique voiture qui arriva un beau matin. Mais voyez donc, monsieur, combien l'argent et le luxe sont peu solides ! Six mois après, des spéculations hâzardées à la bourse, la ruine d'une grande maison de Strasbourg dont le gérant avait pris la fuite, forcèrent Reinhard à déposer son bilan. Il disparut, sans qu'on ait jamais pu savoir ce qu'il était devenu.... Et sa femme, la petite Mérisette d'autrefois, qu'un pareil bouleversement avait brisée, mourut peu de temps après, subitement.

IV

Voilà ce que le père Muller me contait, par ce beau soir d'automne, devant la porte de son vieux moulin d'Hugolsheim, et je crois bien, si ma mémoire n'est pas trop en déroute, que des larmes lui perlaient au coin des yeux ; lorsque la nuit étant tout à fait descendue et les chœurs de jeunes filles ayant cessé, il dit, emplissant une dernière fois les verres :

Et maintenant, si nous allions nous coucher ?....

J. B. Chatrian.

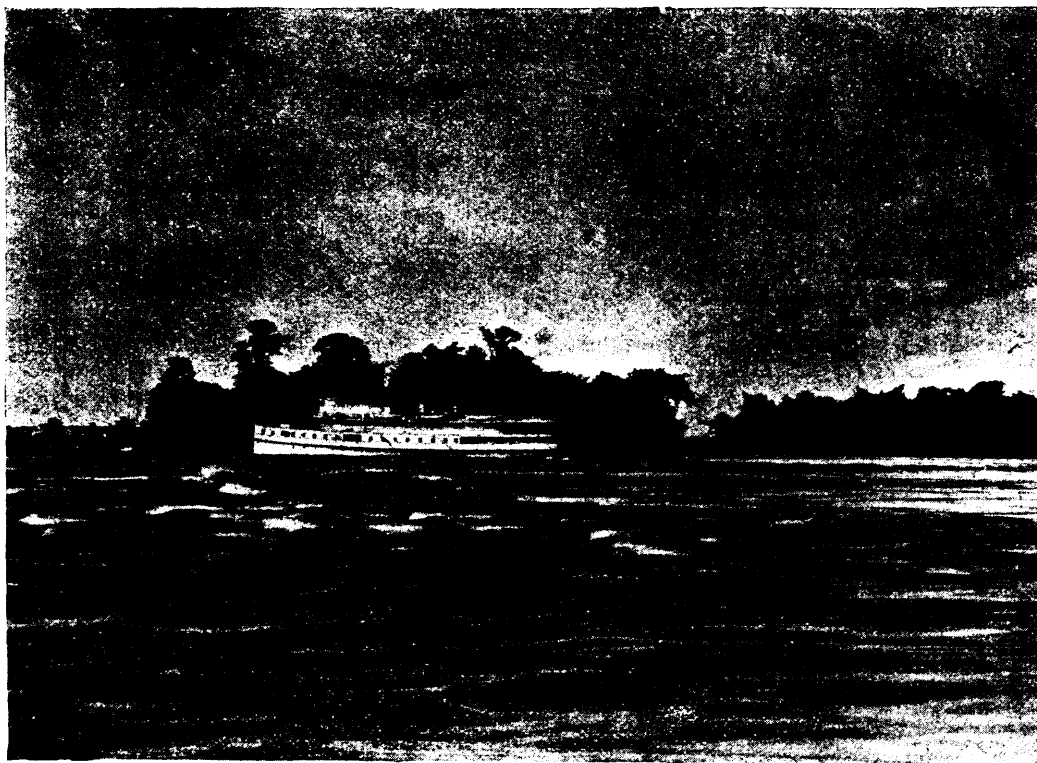
Bruxelles (Belgique), 1892

NOS GRAVURES

LES MARINS FRANÇAIS AU PARC MONT-ROYAL

Durant leur séjour à Montréal, les marins français ont été l'objet de plusieurs belles démonstrations. Celle du parc Mont-Royal, le 27 août, avait un caractère intime ; les membres du comité de réception, accompagnés de quelques invités, offraient un lunch aux marins français. La table avait été dressée à Belle-Vue, en face de la ville, l'un des endroits les plus élevés de la montagne.

L'amiral de Libran y était présent, avec son

LE NAVIRE *COLOMBIAN* ECHOUÉ À L'ÎLE AUX COUACS

Photographie P.-O. Dennie—Photogravure Armstrong

état-major au complet. Le goûter fut très joyeux, et on y but force santé à la France.

Nous avons remarqué parmi les personnes présentes MM. A. Girard, vice-consul de France ; hon. F. Marchand, A. Desjardins, M.P., juge Dugas, L.-H. Fréchette, les échevins Rolland et Cressé, R. Dandurand, R. Beullac, L.-E.-N. Pratte, G.-W. Parent, A. Turenne, H. Beaugrand, de la *Patrie*, J. Helbronner, de la *Presse*, G.-A. Dumont, du *MONDE ILLUSTRÉ*.

Quelque temps avant le banquet, M. J.-N. Laprès a photographié les heureux convives. C'est cette photographie que nous offrons à nos lecteurs.

G.-A. D.

LES FÊTES DE QUÉBEC

Les noces d'or sacerdotales de S. E. le cardinal Taschereau et celles de la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec, ont été brillamment fêtées, comme on sait, dans la cité de Champlain, le 22 et 23 août dernier.

En mémoire de cette célébration, aussi grandiose que pieuse et patriotique, *LE MONDE ILLUSTRÉ*, après la magnifique poésie de M. Huot, et avec celle de M. Caouette, le président de la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec, laquelle poésie paraîtra dans notre prochain numéro, avec, peut-être, quelques notes complémentaires, par le même, donne quelques illustrations : la basilique, splendidement décorée, le portrait de Son Eminence, etc.

On aimera à revoir ces gravures aux jours de l'avenir, où le patriotisme battra encore son plein : elles remémoreront une des plus belles journées de notre religion et de notre nationalité au Canada français.—J. ST.-E.

LE "COLOMBIAN" À L'ÎLE AUX COUACS

Tous les journaux de la presse quotidienne ont raconté les détails du triste accident survenu à ce magnifique navire de la compagnie du Richelieu, quelques jours seulement après son lancement et sa mise en opération pour la navigation fluviale du Saint-Laurent, entre Kingston et Montréal.

C'est lundi le 15 août dernier, vers les quatre heures de l'après-midi que s'est produite la catastrophe. Le *Colombian* descendait le Saint-Laurent, à une vitesse vertigineuse, sous la double impulsion de sa puissante hélice et du courant, extrêmement rapide en ces endroits ; il avait heureusement passé les rapides du Long-Sault et du Côteau, il allait s'engager dans ceux de Saint-Timothée, vulgairement connus sous le nom de Châte-

à-Bouleaux, lorsque le pilote constata soudain que le gouvernail manquait. On sait que ce gouvernail fonctionne par la vapeur ; mais le câble de transmission venait de se rompre. Sans perdre de temps en vaines réflexions, l'habile pilote profita de celui des deux câbles qui restait solide et lança son navire, à côté du chenal, sur une île où l'on arrivait. Il était temps, cinq minutes plus tard la chute, grondant à quelques cents pieds, allait attirer et engloutir peut-être bâtiment et passagers, ceux-ci au nombre de deux cent cinquante. Ainsi jeté sur l'île, comme au port de salut, l'énorme coursier de fer vint s'y affaler avec un bruit épouvantable. Sur les deux rives, malgré le fracas des chutes et la distance, on crut à la détonation d'une gigantesque pièce d'artillerie. Néanmoins le navire était sauvé, et tous les occupants furent amenés à terre, sains et saufs.

L'île aux Couacs où le *Colombian* est allé atterrir est sise en plein milieu du fleuve Saint-Laurent, quarante milles au-dessus de Montréal, juste vis-à-vis les villages de Saint-Timothée, sur la rive sud, et des Cèdres, sur la rive nord.

C'est là que l'artiste a photographié le navire échoué, tel que nous le reproduisons aujourd'hui.

J. ST.-E.

L'HONORABLE EDWARD BLAKE
DÉPUTÉ AUX COMMUNES ANGLAISES

Au moment où ce digne fils du Canada vient de rentrer au pays, il nous fait plaisir de reproduire, avec son portrait, l'appréciation flatteuse, entre

cent autres pareilles, que vient de faire de lui un grand journal anglais :

" Parmi les députés nouveaux de notre Chambre des Communes, le plus remarquable est, sans contredit, M. Edward Blake, autrefois chef du parti libéral au Canada. M. Blake s'est rallié à la faction anti-arnelliste des députés irlandais nationaux, et, au jour de l'ouverture, il a pris son siège à côté de M. Davitt.

" M. Blake est un avocat de marque, non moins qu'un politicien distingué, et son discours au banquet du " Club des Quatre-Vingts " a révélé chez lui un noble caractère, fier et puissant. A la vérité, cette allocution a bien perdu un peu de son mérite devant un auditoire anglais, par le fait qu'elle a été lue, bien que la voix fût ferme et sonore ; mais ça n'en a pas moins été un plaidoyer remarquable en faveur d'une forme modérée du *Home Rule*, appuyé de fortes garanties en faveur de la suprématie du Parlement impérial. Avec sa grande figure, son front puissant, couronné de cheveux bruns grisonnants, M. Blake a fait sur la Chambre une heureuse impression."—J. ST.-E.

PRIMES DU MOIS D'AOUT

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois d'AOUT a eu lieu samedi, le 3 SEPTEMBRE, dans la salle de l'Union Saint-Joseph, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix	No.	24 911....	\$50.00
2e prix	No.	14,949....	25.00
3e prix	No.	10,288....	15.00
4e prix	No.	14 643....	10.00
5e prix	No.	28,935....	5.00
6e prix	No.	3,682....	4.00
7e prix	No.	29,222....	3.00
8e prix	No.	26,668....	2.00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

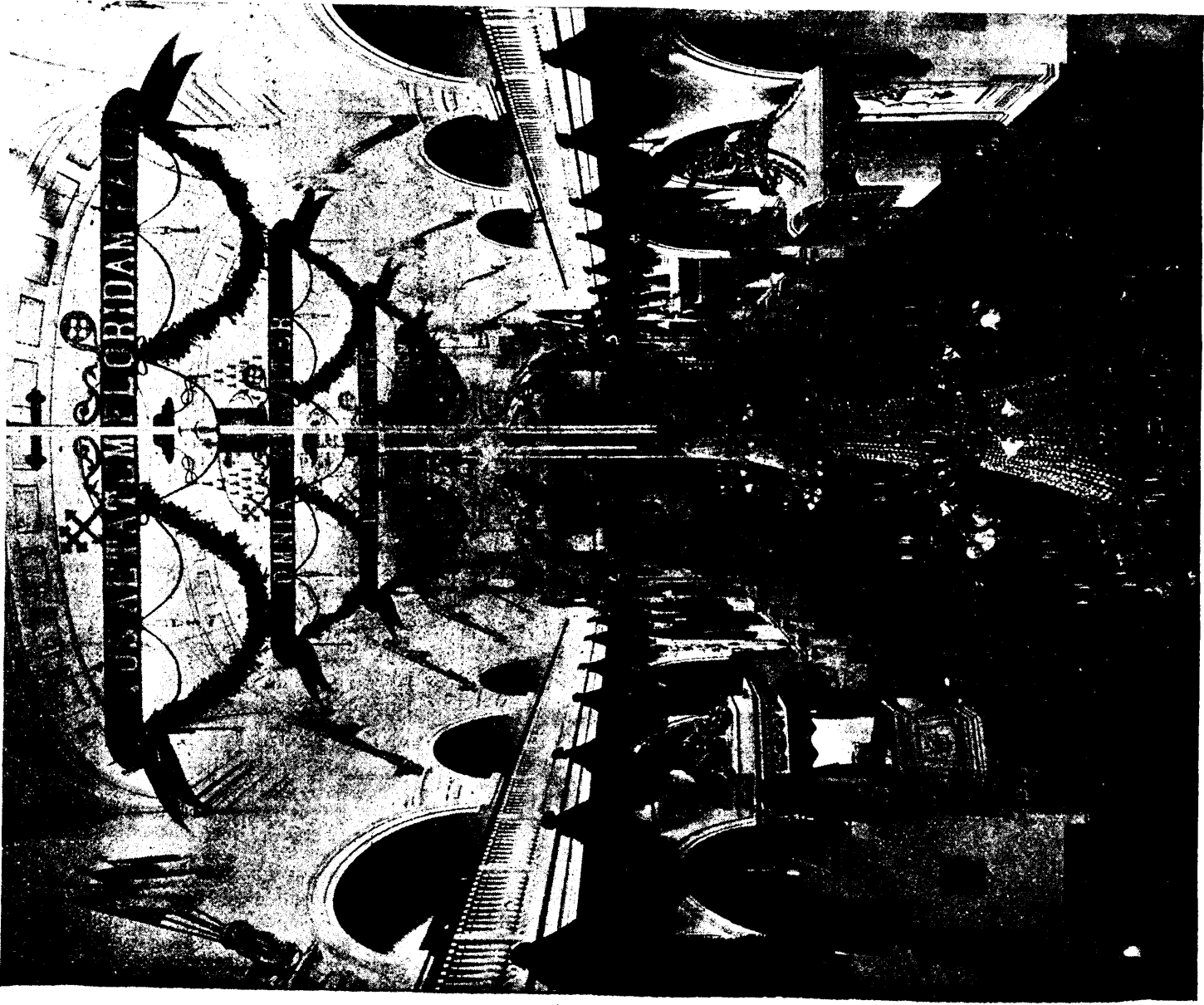
750	4,375	10,324	15,597	23,510	32,139
809	5,028	10,957	16,325	23,556	32,273
917	5,107	11,241	16,330	24,474	32,505
1,118	5,900	11,921	16,425	26,429	33,263
1,299	6,011	12,396	18,026	27,380	33,977
1,979	6,230	12,457	18,632	27,755	34,106
2,037	6,981	12,762	20,520	28,053	34,278
2,202	7,189	13,416	20,526	28,632	35,095
2,212	7,230	13,862	20,658	28,865	35,471
3,545	7,349	13,939	21,227	29,145	35,658
3,599	8,009	14,246	21,770	30,051	36,141
3,949	8,624	14,585	22,397	30,237	36,820
4,079	8,700	15,081	22,652	31,635	36,822
4,134	8,917	15,189	23,334	31,839	36,956
4,327	9,826				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du *MONDE ILLUSTRÉ*, datés du mois d'AOUT, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plutôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

La forêt de Bondy.—C'est le titre d'un grand roman historique dont un éditeur de Montréal a fait une édition populaire, magnifiquement illustrée. La maison de librairie Granger Frères, si avantageusement connue dans notre ville, est devenue dépositaire de la masse de cette édition, dont elle met en vente, à présent, les commodités exemplaires, au prix très minime et facile de vingt-cinq centimes.

Ceux qui aiment la lecture d'imagination ne sauraient mieux choisir comme intérêt, et pour la moralité de l'ouvrage, le fait que la maison Granger l'a affirmé en est une garantie.

La SARSEPARÉILLE de HOOD est une honnête médecine, honnêtement annoncée pour des maux qu'elle guérit honnêtement et absolument.

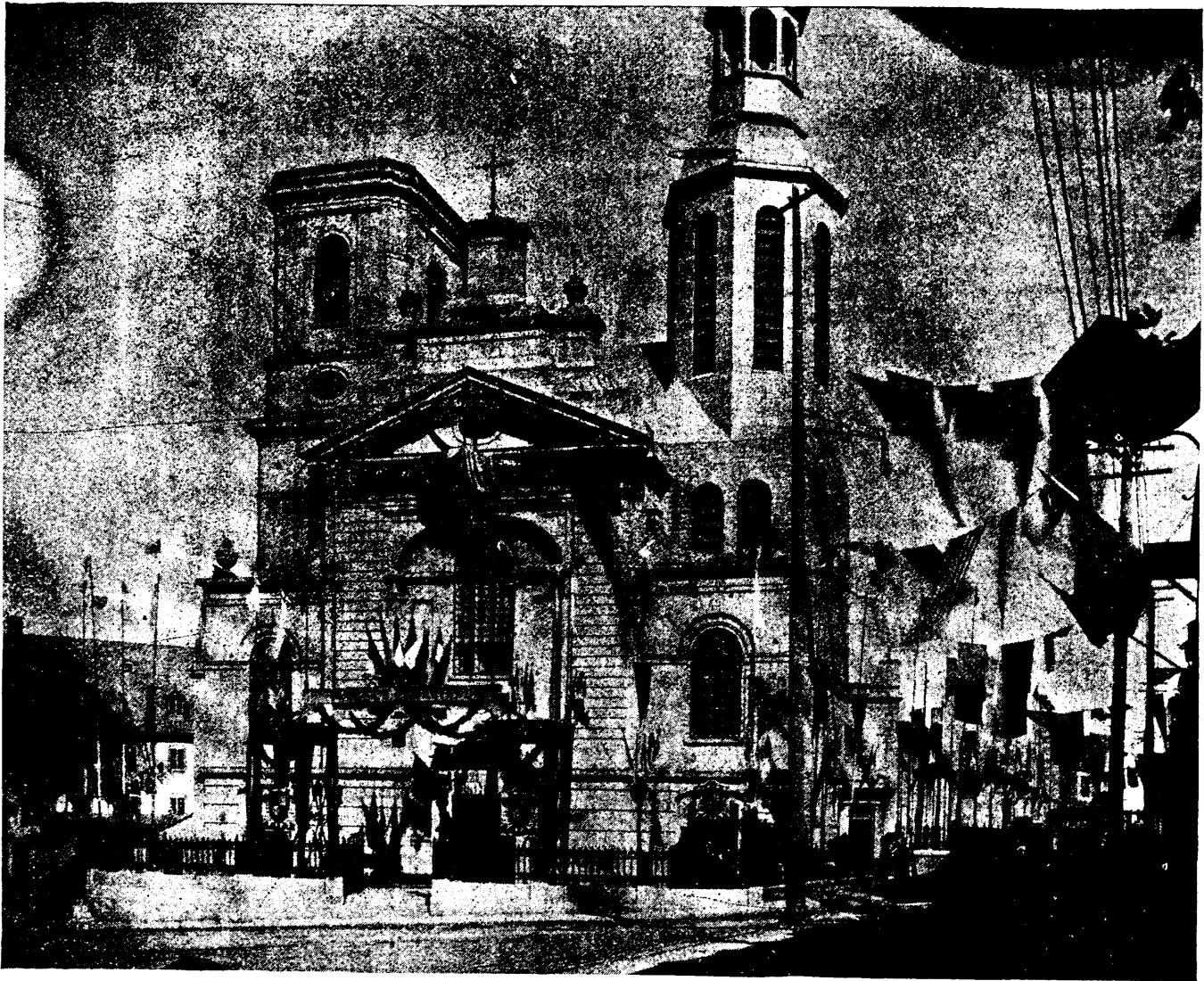


LES FÊTES DE QUÉBEC—VUE INTÉRIEURE DE LA BASILIQUE

Photographie B. Ardry—Photogravure Armstrong



SON ÉMINENCE LE CARDINAL TASCHEREAU



LES FÊTES DE QUÉBEC—LA BASILIQUE
Photographie Beaudry—Photogravure Armstrong



LES MARINS FRANÇAIS À MONTRÉAL—PIQUE-NIQUE AU SOMMET DU MONT ROYAL
Photographie J. N. Laprés — Photogravure Armstrong

INCERTITUDE

Nous cautions des amours passés,
J'étais sombre, elle était morose.
Elle murmura quelque chose,
Mais je ne compris pas assez.

Sa bouche entr'ouverte était rose...
Je regardais le firmament,
Elle soupirait par moment.
J'étais sombre, elle était morose.

De mille rêves effacés
J'évoquais la douce mémoire...
Elle apprit toute mon histoire...
Nous cautions des amours passés.

Puis— je ne sais pour quelle cause—
Je me tus. Se tournant à moi
—Combien mon cœur battait d'émoi—
Elle murmura quelque chose.

Ses yeux troublants étaient baissés.
Sa voix devint timide et tendre.
Je craignais presque de l'entendre...
Mais je ne compris pas assez.

JOSEPH NOLIN.

Sorel, 1892.



JEAN-BAPTISTE TRULLIER-LACOMBE



JEAN-Baptiste Trullier-Lacombe était fils de Jacques et de Marguerite Passeleigne, paroisse de Saint-Séverin, ville de Puymirrol (1), diocèse d'Agen, Guyenne-d'Aginois ; il naquit en 1674 (2).

Nous ne connaissons pas l'époque précise de son arrivée au Canada, mais il était certainement à Lac-Des-Deux-Montagnes le 3 novembre 1706, vu que son contrat de mariage porte cette date ainsi que la signature de l'abbé Priat, curé du lieu.

Il se maria, en 1708, à Marie-Anne Brosseau (3), fille de Denis Brosseau. De ce mariage naquirent neuf enfants, dont l'aîné était Jean-Baptiste-René, né le 14 février 1709, aux Trois-Rivières, ainsi que les autres enfants.

Par le relevé des actes de naissances, on voit que Jean-Baptiste Trullier n'habita jamais Montréal ; d'ailleurs il est mort à l'île Dupas, le 5 novembre 1770.

Mais son frère Jean, qui se maria le 22 février 1694, à Montréal, habita toujours cette dernière ville. En 1687, il prit possession d'une certaine étendue de terre sise sur la rue Saint-François-Xavier, entre les rues Saint-Paul et Notre-Dame, près du jardin du séminaire.

Jean-Baptiste-René, fils de J.-B. Trullier, épousa, à Montréal, le 7 janvier 1744, Charlotte-Françoise Auger, fille de François Auger ; six enfants sont nés de ce mariage. Il est mort à Montréal, le 14 avril 1781.

François-Xavier, fils du précédent, né à Montréal, le 19 juin 1747, épousa le 27 octobre 1793, encore à Montréal, Marie-Geneviève Adhémar de Lantanac. C'est de ce mariage qu'est né le notaire Patrice Lacombe, mieux connu sous ce surnom, de même que la plupart des autres descendants.

François-Xavier Trullier-Lacombe était marchand au Lac-des-Deux-Montagnes. Il fut interprète à cet ancien poste, à l'emploi du département

(1) Puymirrol est actuellement chef lieu de canton, département de Lot-et-Garonne, arrondissement d'Agen (France) ; sa population est de 1313 habitants.

(2) Voir *Dict. généalogique*, par l'abbé Tanguay, vol. I, p. 575 ; vol VII, p. 373. M. Tanguay écrit Trullier, orthographe que nous avons suivie. Plusieurs des descendants prétendent cependant que la véritable orthographe de ce nom est Trullier.

(3) Née en 1687 ; enterrée à Montréal, le 21 août 1756.

des affaires indiennes, de 1812 à 1815, lequel était sous la direction de sir John Johnson, baronet.

C'était un citoyen très aimé et très respecté. Tous les ans, le 1er de l'an, les sauvages, suivant une vieille coutume, venaient le saluer d'une décharge de mousqueterie, après avoir rendu visite aux missionnaires sulpiciens.

Vers 1813, la rumeur courut dans le public que les sulpiciens d'Oka retenaient entre leurs mains les armes des sauvages. M. l'abbé Malard ayant eu connaissance de cela, s'empressa d'écrire à M. l'abbé Roux la lettre suivante : (1).

Monsieur et très honoré père,

Je ne crois pas qu'aucun des Algonquins qui ont dernièrement marché pour obéir aux ordres du roi, ait pu avancer et encore moins soutenir que les prêtres gardent ou retiennent son fusil, sous quelque prétexte que ce soit. Si quelqu'un d'eux osait le faire, j'ai l'honneur de vous certifier que c'est une pure calomnie.

Je suis, avec le plus profond respect, monsieur et très honoré père, votre très humble et très obéissant serviteur,
MALARD, ptre.

Lac, 19 janvier 1813.

Afin de faire disparaître tout doute dans l'esprit du public, à propos de cette accusation, une enquête fut faite à la demande des sulpiciens. Cette enquête se termina à l'avantage des sulpiciens, comme en fait foi le rapport suivant :

“ En conséquence de la plainte formée par les sauvages Iroquois, contre les prêtres de la mission du Lac-des-Deux-Montagnes, de ce que ces messieurs retenaient leurs fusils pour gages de sépultures ou autres prétextes, Mre Roupe, missionnaire des Iroquois, Thomas Satha, chef iroquois, MM. Frs-X. Trullier-Lacombe et Ignace Saint-Germain, marchands, résidant au Lac, se sont transportés dans les maisons du village iroquois qui, depuis l'espace de cinq ou six mois, pourraient avoir eu avec les missionnaires des rapports d'intérêt quelconque ; ils ont interpellé lesdits sauvages à répondre à la demande suivante : Avez-vous, ou n'avez-vous point de fusil, ou donné, ou prêté, ou déposé, ou engagé, oublié ou laissé dans la maison des prêtres de la mission ? Les Iroquois dûment interpellés ne purent répondre qu'ils n'en avaient point. Je, soussigné, prêtre de ladite mission, sur la déposition des témoins et interpellants ci-dessus mentionnés, ai dressé et fait signer le présent acte en preuve de la fausseté de l'inculpation.”

M. Frs-Xavier Trullier s'éteignit paisiblement au milieu des siens, après une vie bien remplie, le 25 décembre 1819 ; son corps, ainsi que celui de sa femme (2), ont été inhumés dans l'église du Lac-des-Deux-Montagnes.

M. Jacques Trullier, député au parlement en 1816, était également un des descendants de Jean-Baptiste Trullier.

* *

Le notaire Joseph-Patrice Lacombe est né au Lac-des-Deux-Montagnes, le 20 février 1807. Il épousa, à Maskinongé, le 7 janvier 1835, Mme veuve Nelson, née Léocadie Boucher (3).

M. Lacombe se fit remarquer par la droiture de sa vie, son honorabilité de caractère et par la protection qu'il accorda toujours, dans les limites de sa sphère, aux lettres canadiennes. Il encourageait par tous les moyens en sa possession, les courageux écrivains d'autrefois, qui en dépit des obstacles jetés sur leur route, s'efforçaient de faire goûter la littérature et de la répandre dans le public.

Les écrivains d'aujourd'hui, qui se plaignent de ne recevoir aucun encouragement, pourront se consoler de cette indifférence du public en songeant aux efforts plus pénibles encore faits par leurs devanciers.

M. Lacombe ne se contenta pas de protéger les littérateurs de son temps, mais il tenta de plus de prendre part au mouvement littéraire, en écrivant et publiant dans les journaux du temps plusieurs essais littéraires, très bien faits tant sous le rap-

(1) Archives de la mission du Lac-des-Deux-Montagnes ; premier cahier, p. 47.

(2) Décédée le 15 juin 1854.

(3) M. Nelson qui était ingénieur, se noya accidentellement fort jeune. Sa veuve se maria ensuite à M. Lacombe, et après le décès de ce dernier à M. Alfred Larocque, de Montréal. Mme Larocque vit encore et elle réside maintenant au couvent de Notre-Dame de Lourdes.

port de la forme que sous celui des idées exprimées. Le *Répertoire national*, en 1846, publia la *Terre paternelle*, nouvelle littéraire qui fut fort remarquée et que le MONDE ILLUSTRÉ vient de publier.



Joseph Patrice Lacombe

Le 31 décembre 1830, M. Lacombe reçut sa commission de notaire pour le Bas-Canada. C'était le gouvernement qui, autrefois, émanait ces commissions. Il n'y avait pas de chambre des notaires.

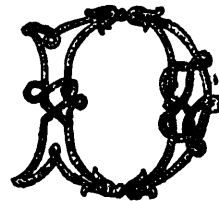
En sa qualité de notaire, M. Lacombe fut à l'emploi du séminaire de Saint-Sulpice pendant plus de trente ans. Il s'acquitta de sa charge à la satisfaction de tous.

A l'occasion de sa mort, arrivée le 6 juillet 1863, un journal français fit de M. Lacombe un bel éloge, nous en extrayons les lignes suivantes : “ Ses talents, son intégrité, son affabilité, l'ont fait respecter et aimer de tous ceux qui le connaissaient. Dans l'emploi important qu'il remplissait, il s'était acquis, dans toutes les classes de la société, de nombreuses sympathies. Doué d'une brillante inspiration, il cultivait les lettres avec succès, et il est à regretter que sa modestie d'une part et ses occupations de l'autre ne lui aient point permis de publier de plus nombreux écrits. La *Terre paternelle*, reproduite dans le *Répertoire national*, a été appréciée par plusieurs de nos littérateurs et donne la mesure d'un talent original et facile.”

G. A. Lacombe

LE CHATIMENT

NOUVELLE INÉDITE



DANS le village de X... , situé sur le versant d'une montagne, pleine de pittoresques beautés, l'on aperçoit à quelque distance de la route, une maisonnette, enfouie sous les bois. À travers les pointes aiguës, et les réseaux de verdure des bran-

ches entrelacés, la lumière du soleil tombe sur son toit de chaume et fait scintiller, comme une poudre d'or et de diamant, les gouttes d'eau de la rosée du matin, les oiseaux y gazouillent leurs chants d'amour, le grillon et la cigale s'y éveillent, avec de joyeux cris, le papillon y voltige sur les fleurs épanouies, les petits scarabées qu'on appelle les bêtes du bon Dieu y déploient leurs ailes d'azur,

ou d'émeraude, les violettes, cachées sous l'herbe, les bouquets d'aubépines dilatés par les premiers rayons du jour, s'ouvrent comme des encensoirs, et répandent dans les airs leur suave parfum. Le soir tout se tait, tout est endormi sous la feuillée, les grands bois alors ressemblent à de mystérieux sanctuaires où l'homme ne peut pénétrer sans être saisi d'une crainte religieuse. Dans l'ombre des grands arbres, la lune projette une lueur pâle, comme celle d'une lampe de sanctuaire, et dans le silence de ces voûtes profondes l'on n'entend que la vibration des cloches voisines, qui annoncent la prière du soir, dans un monastère, sous la forêt.

* *

Derrière les vieux murs de la chapelle de cette vénérable institution, les religieux, agenouillés, ressemblent à des ombres dans la nuit. L'un d'eux surtout, vénérable vieillard, courbé et blanchi avant l'âge, prie avec émotion, comme prient ceux qui souffrent et qui ont foi en Dieu. Lorsque, bien longtemps après, il se releva, son visage avait repris sa sérénité, et deux larmes, souriant, perlaient au bord de ses paupières. Il songeait au passé, et cette prière, dite avec tant de ferveur, demandait grâce pour son fils devenu sourd la voix du devoir et de la nature. Cinq ans auparavant, ce malheureux l'avait renié, et l'avait honteusement chassé de sa demeure. Loin d'appeler la malédiction de Dieu sur cet enfant dénaturé, le noble vieillard implorait le Seigneur de pardonner comme il pardonnait, et à toutes les fois qu'il passait devant la statuette de Notre-Dame, qui reposait dans une niche fleurie, il la priait pour le malheureux égaré.

* *

Un jour, après avoir puisé de nouvelles forces au pied de l'autel, ce sublime vieillard, des larmes plein les yeux, les habits en lambeaux, abattu par la faiblesse et par la faim, pâle comme un spectre, s'appuyant sur un bâton noueux, voulut revoir encore une fois cette blanche maisonnette qui l'avait vu naître, et où s'était écoulée sa jeunesse ; il voulait jeter un dernier regard sur l'humble toit d'où il avait été banni à jamais par un fils sans entrailles, qu'il ne cessait, hélas ! de chérir. Ce n'est qu'en se traînant péniblement qu'il put y arriver ; après avoir embrassé, dans un regard ravi, la joyeuse maisonnette, il se sentit poussé par une force irrésistible, il avait soif de tendresse, il voulait retrouver ce fils qu'il aimait, et essayer d'attendrir son cœur de pierre, mais il frappa inutilement, on ne lui ouvrit pas. Incapable de retourner sur ses pas, brisé par l'émotion et la lassitude il tomba comme une masse inerte devant la porte. Plus tard, son fils arriva, d'un pas que l'ivresse alourdissait ; il reconnut son vieux père et loin de s'attendrir il se répandit en horribles blasphèmes, sans songer à demander le pardon que le saint vieillard lui aurait si volontiers accordé, il le repoussa du pied, voyant qu'il ne remuait plus il le traîna sur la grande route où il l'abandonna. Cependant, ses yeux se reposèrent, une fois de plus, sur la douce figure que la lune éclairait de sa pâle lumière, et rendait si belle et si touchante. Un religieux, une de ces admirables créatures, passant par là fut ému de pitié, recueillit le vieillard et le porta au monastère, où les soins les plus tendres lui furent prodigués. Quand, plusieurs heures après, il reprend connaissance, ses yeux s'emplissent de larmes car il se souvient, et sa voix tremble pendant qu'il demande à Dieu le pardon et la conversion de l'enfant pervers. Privé de toute consolation ici-bas, le vieillard résolut de se consacrer à Dieu, et de ne cesser de prier pour celui qu'il aimait encore passionnément.

* *

Et nous le retrouvons, après cinq années, priant toujours pour... lui.

Quelques jours plus tard, un robuste paysan, monté sur un rapide coursier, arrivait en toute hâte au monastère, et demandait un prêtre pour un moribond ; ce fut le saint vieillard qui l'accompagna. Pas une parole n'avait été échangée, lorsqu'ils s'arrêtèrent à la porte d'une maisonnette.

Le religieux tressaillit, ses lèvres tremblèrent, puis il murmura à haute voix :

— Oh ! Dieu de miséricorde, enfin !

Et, au même moment, il gravissait les marches d'où il était tombé, il y avait déjà longtemps. Mais son cœur était plein de pardon qu'il allait accorder. Le moribond, amaigri et desséché, les yeux enfoncés dans la tête, et le corps couvert de plaies, était, on le devine, le fils du saint religieux. Lorsque le vieillard souleva le loquet de la porte, le mourant, qui depuis nombres d'années s'était plongé dans la débauche, proférait d'horribles juréments, ce qui arracha un sanglot de la poitrine du noble religieux. En entendant ce bruit, le moribond se retourna, et il aperçut son père pleurant comme un enfant, les bras levés vers lui. A son tour le fils fut frappé de stupeur, ses yeux s'injectèrent de sang, il levint livide, un sueur froide se répandit sur son front, et un cri sortit de sa poitrine—un de ces cris terribles qui glaçant d'effroi et il tomba à la renverse, les bras tendus dans un moment de repentir. Le père se précipita vers son fils et le saisissant dans une suprême étreinte lui dit :

— Je te pardonne.

Il était trop tard.

Le lendemain, le père et le fils étaient couchés dans le cimetière : l'un tué par l'émotion et l'autre frappé par le *Châtiment*.

ELIE TASSÉ, fils.

NOTES ET FAITS

Pourquoi les clochers sont-ils surmontés d'un coq ?

Les premiers chrétiens, dit le *Musée des Familles*, avaient pris le coq comme un des emblèmes de leur religion et en particulier de leurs prêtres, " qui, dit saint Eucher, au milieu des ténèbres de la vie présente, s'appliquent à annoncer par leur parole, comme par un chant sacré, la lumière de l'éternité." C'est pour cette raison que les clochers des églises sont ordinairement surmontés d'un coq. Le coq rappelait, d'ailleurs, les fautes de saint Pierre, et généralement on place un coq entre saint Pierre et le Christ. D'ailleurs, le coq est aussi l'emblème de la résurrection.

* * * *

Une recette de 1573

Voici, à l'usage des dames qui tiennent à conserver la fraîcheur de leur teint, une recette qui a servi à leurs grand-mères de 1573. Elle est d'une composition assez compliquée, mais que ne ferait pas une jolie femme pour réparer des ans l'irréparable outrage ?

Cette recette est copiée dans un ancien journal dirigeant la mode d'alors et intitulé : *Instructions pour jeunes dames*. " Je prends premièrement des pigeons à qui j'ôte les ailes et les pieds, puis de la térébenthine de Venise ; fleur de lys, œufs frais, miel, coquilles de mer dites porcelaines, perles broyées et camphre. Je pile et incorpore toutes ces drogues ensemble et les mets cuire dans le corps du pigeon, lequel je mets distiller dans un alambic de verre, au bain-marie. Je mets au dedans du bec de l'alambic un petit tampon de linge où il y a un peu de musc et d'ambre gris et j'attache le récipient au col de la chappe auquel distille l'eau, laquelle après je mets au frais et devient fort bonne pour rester jeune et belle."

Ce n'est pas plus difficile que ça.

* * * *

Une légende indienne

L'origine de la femme, d'après une légende indienne.

Il fut un temps, dit une légende de la tribu des Sioux, où le monde était bien heureux ; en cet âge d'or la femme n'avait pas encore paru à la surface du globe. Les êtres vains pourtant ne manquaient pas ; il y avait la pintade, le geai bleu et le paon ; les animaux bruyants et bavards, comme le corbeau et la pie, abondaient ; les inconstants, comme l'écurieul, les souris et l'étourneau, étaient légion. Mais la femme, la femme vaine, bruyante, bavarde,

inconstante, était encore inconnue. Et les sociétés étaient paisibles ! Nulles querelles ! nulles guerres !

Les hommes étaient façonnés de terre séchée au soleil ; ils vivaient seuls, heureux, très heureux.

Les humains primitifs portaient, à la chute des reins, comme le singe, une longue queue, pliante et souple, couverte de poils doux et fins comme la soie. Ils s'en servaient pour écarter de leurs flancs les mouches acharnées et innombrables. Et ils s'occupaient aussi d'en tisser les poils en savantes tresses, les entremêlant de fils d'or et de coquillages.

Mais en ces hommes si fortunés naquit bientôt l'orgueil. Ils en vinrent à oublier et à méconnaître le Grand-Esprit ! Le dieu alors, justement irrité, manda son grand Manitou et le chargea d'enlever aux hommes cet ornement dont ils étaient si fiers.

L'envoyé réunit les Indiens et leur ordonna de trancher cet appendice. Puis il amoncela en un tas toutes ces queues, et, les animant d'un souffle divin, il en tira la femme.

Les indiens, émerveillés, s'inclinèrent devant ce prodige. Ils bénirent cet être né de leur chair qui leur était envoyé ; ils le couvrirent d'ornements, l'encensèrent, l'adorèrent.

Mais bientôt les infortunés curent toute l'étendue de leur malheur ! Pour créer la femme, ils s'étaient dépossédés de cette queue, leur seule arme contre les mouches dévorantes ! Pour comble d'infortune, la femme prit tous les défauts des animaux qui l'entouraient : elle devint vaine, bruyante, inconstante. Elle savait, en outre, merveilleusement se servir de la langue que la nature lui avait donnée et attira bientôt à ses compagnons tous les maux imaginables.

Oh ! pourquoi les hommes furent-ils orgueilleux ? Ils auraient pu vivre si heureux, si heureux !

* * * *

" Les cuisinières délaient leur sauce avec des cuillers de bois. Cela s'appelle mettre des bâtons dans les *rons*."

" Le champ des manœuvres est grand, mais ce n'est rien auprès du champ des conjectures..."

" Si j'étais tambour, j'aimerais mieux caresser la cantinière que battre la générale."

" Ne confondez pas les gens de *peu* et les gens de *rien* avec les gens de *guerre*."

" Couper les vivres à une armée ennemie m'a toujours paru le comble de la courtoisie. Pourquoi pas les lui mâcher ?"



M. CHS. N. HAUER

De Frederick, Md., a souffert terriblement durant dix ans et plus, d'abcès et de plaies continuelles à la jambe gauche. Il dépérissait et devenait maigre et faible, et se voyait contraint de se servir d'une canne et d'une béquille. Tout ce qu'on peut imaginer de médication lui fut appliqué, sans résultat satisfaisant, jusqu'à ce qu'il commençât à prendre de la

SARSEPAIRE-LE DE HOOD

qui produisit une entière guérison. M. Hauer est en parfaite santé à présent. Des détails complets sur son cas seront envoyés à tout ceux qui s'adresseront à

C. I. HOOD & Cie, Lowell, Mass.

Les PILULES DE HOOD sont les meilleures à prendre après diner. Elles aident la digestion, évitent du mal de tête et de la bile.

CHOSSES ET AUTRES

—On dit que le livre le plus cher du monde est une bible hébraïque, maintenant au Vatican. En 1512, le Pape Jules II refusa de la vendre pour son pesant en or, ce qui se serait élevé à \$103,000.

—La grande cathédrale de la ville de Mexico est la plus large construction de l'Amérique et a coûté \$2,000,000. Ses fondations ont été élevées par les Espagnols en 1573, sur l'emplacement d'une vieille pyramide aztèque, et elle fut achevée en 1667. Sur le mur de l'ouest se trouve la fameuse "Pierre-calendrier" pesant 25 tonnes.

LE MÉRITE RÉEL

de la SARSEPAREILLE DE HOOD lui gagne des amis partout où elle est honnêtement et loyalement mise à l'épreuve. Ses propriétés sont grandement satisfaites de ce qui leur vient sans cesse des lettres non sollicitées d'hommes et de femmes de distinction louant chaudement la SARSEPAREILLE DE HOOD de ce qu'elle a fait pour eux.

Les PILULES DE HOOD guérissent les maladies du foie, la jaunisse, la bile, le mal de tête, la constipation.

UN BREUVAGE DÉLICIEUX ET FORTIFIANT

Le chocolat Menier.—Apprenez à bien faire une véritable tasse de chocolat en envoyant votre adresse à C. Alfred Chouillou, Montréal, et vous recevrez un échantillon gratis, avec mode d'emploi.

DRS MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

A LA CLASSE OUVRIÈRE

Afin de faciliter la classe ouvrière et tous ceux qui ne peuvent visiter nos magasins pendant le jour nous tiendrons notre magasin ouvert tous les soirs jusqu'à 10 hrs.

FRED LAPOINTE, 1551, rue Ste-Catherine

LES CAUSERIES FAMILIÈRES

52 NUMÉROS PAR AN

24 Gravures coloriées, 15 Patrons découpés, 12 Planches de patrons et broderies. Modes pratiques, savoir-vivre, partie littéraire morale et soignée.

\$4.00 PAR AN

Edition noire à \$2.40, avec 12 gravures coloriées et 15 patrons découpés. \$3.20 par an, à l'étranger.

Directrice : Mme LOUISE D'ALQ, 4, rue Lord-Byron, Paris

Abonnements reçus au Monde Illustré.



Tirages le 1er Mercredi et le 3e Mercredi DE CHAQUE MOIS

Demandez les Circulaires

S. E. LEFEBVRE, Gérant,

81, St-Jacques Montréal, Canada.

"German Syrup"

Un Cultivateur d'Edom, Texas, écrit :

" Nous sommes six personnes dans ma famille. Nous demeurons dans un district où nous sommes sujets à de violents accès de toux et de maladies de poumons. Je me suis servi du Sirop Allemand pendant six ans avec succès pour les maux de gorge, le catarrh, la toux, les enrhumements, douleurs dans l'estomac et les poumons, et le crachement de sang. J'ai essayé plusieurs variétés de sirops pour la toux autrefois ; mais qu'il me soit permis de dire à ceux qui ont besoin d'un remède semblable le Sirop Allemand est le meilleur. C'est le résultat de mon expérience. Si vous l'essayez seulement vous ne pourrez pas vous en passer après. Ce remède vous donne un soulagement immédiat et vous guérit instantanément. Je conseille à tous ceux qui souffrent de maladies des poumons de se le procurer. Vous serez vite convaincus."

JOHN FRANKLIN JONES
G. G. GREEN, seul fabricant,
Woodbury, N.J., U.S.A., et Toronto, Can.



LES TORTURES CORPORELLES

Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrit : " Une de mes amies me conseilla d'essayer le " Régulateur de la Santé de la Femme " du Dr J. Larivière de Manville, R. I., et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais décidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes " Finales Porous Plasters " (les seules emplâtres recommandés par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la maille sur réception de 25 cents en timbres de poste. EVANS & SONS, Agents pour le Canada.

MEUBLES AU RABAIS

Afin de faire place pour de nouvelles marchandises, que nous devons recevoir prochainement, nous ferons une réduction de 20 à 40 pour cent sur tous nos meubles et cela durant tout le mois de juin. N'oubliez pas l'adresse.

FRED LAPOINTE, 1551, Sainte-Catherine

DESMARIS & BELAIR IMPRIMEURS DE MUSIQUE 40, PLACE JACQUES-CARTIER

M. C. A. Desmarais a été employé chez MM. E. Sénécal & Fils durant plusieurs années comme compositeur de musique et M. J. E. Belair a obtenu le 1er prix au concours typographique de 1888.

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER Le Célèbre

CHOCOLAT MENIER

VENTES ANNUELLES DÉPASSENT 33 MILLIONS DE LIVRES. Ecrire pour Echantillons gratuits à C. ALFRED CHOULLOU, MONTREAL.

VIN de VIAL

TONIQUE ANALEPTIQUE RECONSTITUANT

Le TONIQUE le plus énergique pour Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants débiles et toutes personnes délicates.

AU QUINA - SUC DE VIANDE PHOSPHATE de CHAUX

Composé des substances indispensables à la formation de la chair musculaires et des systèmes nerveux et osseux.

Le VIN DE VIAL est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre Anémie, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité résultant de la vieillesse, longues convalescences et tout état de langueur et d'amaigrissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces. Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. - Toutes Pharmacies.

ATTRACTION sans PRÉCÉDENT

Plus d'un quart de million distribué



Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant.

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

" Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés ; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans les annonces.

St. Jacques
J. E. Ench
Mrs. Labels

Nous, les sous-signés, Banquiers et Banquiers, paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses

R. M. Walmsley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Canaux, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Le tirage mensuel de \$5 aura lieu

A L'ACADÉMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE-ORLÉANS. MARDI, 13 SEPTEMBRE 1892

PRIX CAPITAL - - \$75,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE	\$75,000 est	\$75,000
1 PRIX DE	20,000 est	20,000
1 PRIX DE	10,000 est	10,000
1 PRIX DE	5,000 est	5,000
2 PRIX DE	2,500 est	5,000
5 PRIX DE	1,000 est	5,000
25 PRIX DE	300 est	7,500
100 PRIX DE	200 est	20,000
200 PRIX DE	100 est	20,000
300 PRIX DE	60 est	18,000
500 PRIX DE	40 est	10,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE	100 sont	10,000
100 PRIX DE	60 sont	6,000
100 PRIX DE	40 sont	4,000

PRIX TERMINAUX

1,998 PRIX DE	20 sont	39,960
3,431 prix se montant à		\$265,460

PRIX DES BILLETS:

Le billet \$5; Deux cinquième \$2; Un cinquième \$1; Un dixième 50c; Un vingtième 25c.

Prix pour les clubs: 11 billets complets de cinq piastres pour \$50

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquels nous paierons tous les frais, et nous paierons tous les frais d'express sur BILLET et LISTES DES PRIX envoyé à nos correspondants.

Adressez : PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans

Donnez l'adresse complète et faite la signature lisible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à TOUTES les Loteries nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, FRANCHES DE PORT.

ATTENTION.—La charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U., un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat n'expire que le premier janvier 1895.

Il y a un grand nombre de projets inférieurs et malhonnêtes sur le marché des billets de loterie sont vendus par des gens qui reçoivent des commissions énormes ; les acheteurs doivent donc être sur leur garde et se protéger en insistant pour avoir des billets de la Loterie de l'Etat de la Louisiane et pas d'autres s'ils veulent avoir la chance annoncée de gagner un prix.

LA BELLE TENEBREUSE

DEUXIÈME PARTIE

MORTE - VIVANTE

— Il est malade ?
 — Oh ! très malade, assurément . . .
 — Et tu ne peux le guérir, toi si expérimenté déjà ?
 — La science et l'expérience sont impuissantes contre sa maladie.
 — Alors, tu le condamnes ?
 — Il n'a aucune maladie caractérisée . . . Il souffre d'un souvenir . . .
 Son cœur a été profondément atteint, il y a vingt-cinq ans ; et il en meurt.
 Il s'affaiblit tous les jours . . .
 Marceline l'interroge toujours, peureuse.
 — Et t'aurait-il raconté ce qui le fait souffrir ?
 — Non, seulement j'ai deviné qu'il y avait, dans sa vie, dans sa jeunesse, une femme ayant joué un rôle néfaste . . . une femme qui le tue, si loin que remonte l'abandon . . . une femme qu'il aime encore, sans doute, lui si bon si droit, si doux . . .
 Et frappant la table d'un geste nerveux, il s'écrie.
 — La misérable ! La misérable !
 Marceline étend le bras pour lui imposer silence.
 — Tais-toi, dit elle d'une voix mourante . . . Pourquoi la condamnes-tu ? La connais-tu ? Que sais-tu ? . . .
 — Non, je ne la connais pas et je n'en sais rien, sinon qu'elle a broyé ce cœur d'homme en un jour d'oubli, sans doute, en un jour de caprice, peut-être, sans penser, à coup sûr, aux désastres que sèmeraient autour d'eux cet oubli et ce caprice. Et voilà pourquoi je dis que cette femme est une misérable . . .
 — Sois indulgent, mon fils . . . Cette femme n'est peut-être pas si coupable que tu le crois . . .
 — Pourquoi la défends-tu, puisque tu ne la connais pas ?
 — Et pourquoi l'attaques-tu puisque tu ne la connais pas ?
 — C'est vrai. J'ai tort. C'est que les larmes de cet homme sont allées jusqu'à mon cœur.
 — Il a pleuré ?
 — Amèrement. C'est dire que la souffrance est toujours vivace . . . la blessure toujours saignante.
 — Que lui as-tu conseillé ?
 — L'oubli, c'est-à-dire l'impossible . . . Que tenter ? . . . C'est l'âme qui est atteinte, et je ne suis que médecin.
 Elle réfléchit longuement. Modeste murmura :
 — Le pauvre homme . . . Il a l'air si bon !
 Marceline n'entendit pas. Elle poursuivait sa pensée.
 — Et cette femme, il la hait bien certainement, car quel autre sentiment éprouverait-il pour elle ?
 — Il ne la hait, ni ne la déteste.
 — Il la méprise, alors ? fit-elle, haletante.
 — Non, il pense à elle tous les jours . . . Il l'aimait . . . Brusquement elle a disparu. Jamais il n'a su pourquoi. Il attend, pour la mépriser, pour pour la haïr, d'avoir percé le mystère qui, depuis vingt-cinq ans, pèse sur cette disparition. Ah ! le mépris, comme cela tue l'amour et si je pouvais . . .
 — Épargne cette femme, te dis-je, épargne-la . . . Tu es si jeune . . . tu dois être indulgent . . . Tu n'as pas encore eu le temps de souffrir ! . . .
 — Si tu avais entendu, comme moi, ce pauvre homme me raconter comment sa vie s'éteint peu à peu, ainsi qu'une lampe dont on ne veut pas renouveler l'huile ! . . . Il n'a plus que le souffle . . . Un rien le tuerait ; peut-être est-ce quelque vague espérance qui le tient, enfoncée tout au fond de son cœur . . . Et ce qui reste d'huile n'entreprendra pas longtemps la lampe, je t'assure . . .
 — Tu crois qu'il est en danger . . . immédiat ?
 — Hélas ! . . . je crois même qu'il pense au suicide . . . Pour échapper aux tortures du souvenir, M. Beaufort s'était lancé dans l'industrie, demandant l'oubli à des travaux acharnés. Non seulement, l'oubli n'est pas venu, mais il y a perdu une partie de sa fortune. Alors, découragé, voulant échapper à lui-même, trouvant que la mort est longue, bien qu'il la voie plus proche tous les jours, je suis certain qu'il ne s'effraye pas du suicide et le considère comme un suprême débarras.
 — Mon Dieu ! mon Dieu ! dit-elle, pleine d'angoisses. Et rien pour l'en empêcher, pas un mot . . . ne t'est venu ? . . .
 — N'est-ce pas, mère, que cette situation est digne de pitié ? . . .
 — Certes ! La souffrance grandit.
 — Et si tu pouvais la soulager, cette souffrance, tu n'hésiterais pas, n'est-ce pas, mère ?
 — Oh ! non . . . et je le ferais avec bonheur . . .
 — Je suis content que tu me le dises . . . car voici ce que je tenterai.
 — Quoi donc ? . . . Et en quoi as-tu besoin de moi ?
 — Tu vas voir . . . Tous les remèdes seraient inefficaces . . . Que donner à un homme qui n'éprouve aucun mal caractérisé ? L'envoyer aux eaux ? . . . A quoi bon ? . . . Aucun organe n'est atteint . . . Aucune lésion ne se mani-

feste . . . C'est donc un traitement moral qu'il lui faudrait . . . Alors, j'a songé à toi . . . petite mère . . .
 — Est-ce que je suis médecin, moi ? dit-elle, essayant de rire.
 — Non, mais tu es intelligente et bonne. La solitude le tue, cet homme. C'est la solitude qui lui donne ses idées noires . . .
 — Que ne s'est-il marié ! fit-elle d'une voix presque éteinte.
 — Qui dit qu'il ne l'est pas ?
 Elle se tut. Lui reprenait, revenant à sa résolution de guérir :
 — La solitude l'accable. Après de nous, son cœur se réchaufferait. Il verrait combien nous nous aimons. Cela lui créerait une amitié dont il a besoin, car c'est de cela qu'il meurt . . . Il meurt de ne pas aimer . . .
 Après de nous, il retrouvera le calme dont il est déshabitué . . . La gaieté, la gentillesse de Modeste auront bien vite découvert le chemin de son cœur . . . Ta droiture, ta haute intelligence des souffrances humaines le consolera . . . lui feront peut-être oublier sa peine . . . Moi, je l'aime déjà, je me suis senti pris pour lui de cette pitié de l'homme bien portant, sain d'esprit, et pour lequel la vie n'a eu que des sourires, pour l'homme éprouvé, au contraire, par tous les déboires, affaibli et résigné. Je l'aime comme un fort aime le faible et je suis même surpris, en y songeant, de la soudaineté de cette affection. Reçois-le donc, mère, laisse-le venir ici . . . non pas comme un étranger qui, soulagé par son médecin, lui rend une visite de remerciements et de politesse, mais comme un ami.
 — Voyons, Gérard, ta proposition n'est pas sérieuse ?
 — Très sérieuse, mère.
 — Réfléchis, mon enfant . . . c'est impossible, ce que tu me demandes.
 — Et pourquoi impossible, mère chérie ? . . . Je t'associe à une bonne action . . . Je te prends comme confrère dans la guérison d'un excellent homme . . .
 — Impossible te dis-je. Est-ce que nous le connaissons, ce malade ? . . . Qui te dit, si nous le recevons, que nous n'aurons pas à nous en repentir !
 — Oh ! oh ! comme tu y vas ! pourquoi ne pas croire, tout de suite, que nous avons affaire à un forçat libéré ? . . .
 — A mon âge - et tu comprendras la vérité de ce que je te dis, lorsque tu seras vieux - à mon âge on ne cherche plus à faire de nouvelles relations. Celles que l'on a suffisent. Tu sais combien je suis sauvage. J'ai toujours vécu pour toi, pour Modeste, j'ai accepté de me rendre à la fête de M. Valognes. Je ne puis pas davantage. Pour réussir dans ce que tu me demandes, pour guérir cet homme en l'entourant d'affection, il faudrait . . . qu'il gagnât ma sympathie, mon affection et aussi l'affection de ta sœur . . . Rien n'est moins certain . . .
 — Oh ! mère, pardonne-moi, dit Modeste, il m'a plu beaucoup, et je ne sais pourquoi son visage triste, doux et résigné m'a touchée jusqu'à l'âme.
 — Tu vois, mère, tu vois ! dit Gérard, triomphant.
 Mais elle s'obstinait, la pauvre femme, elle secouait la tête. Torturée, parlant contre son cœur, elle résistait quand même.
 — J'admets que Modeste puisse l'aimer, cet homme . . .
 Elle s'arrêta . . . suffoquée. Vraiment, que disait-elle ? Et dans quelle singulière et cruelle situation l'avait conduite le hasard ? Elle était obligée de résister à sa fille, à l'affection instinctive qui poussait Modeste vers son père.
 Elle continua :
 — Oui, je l'admets, tout en trouvant étrange . . . cette affection . . . et brusque . . . si incompréhensible . . . pour un homme qu'elle n'a vu qu'une fois . . . qu'elle ne connaît pas . . .
 Elle avait parlé durement. Elle souffrait trop. Elle voulait mettre fin à ce supplice.
 Modeste baissa la tête, ayant tout de suite des larmes aux yeux.
 — Ma mère, dit Gérard avec gravité, permets-moi de trouver étrange ta résolution, et même singulière les paroles par lesquelles tu accueilles ma demande. Ces paroles me prouvent que si M. Beaufort souffre de trop de mémoire, pardonne-moi de te le faire remarquer, tu n'as pas, toi, le même inconvénient à redouter.
 — Que veux-tu dire, Gérard ? fit-elle, craignant toujours.
 — M. Beaufort a sauvé Modeste d'une mort atroce . . . Tu trouves étrange que Modeste lui en soit reconnaissante ? Et lorsque je t'offre de le recevoir chez toi et de lui montrer un peu d'amitié, pour le sauver à son tour, tu le chasses . . . car tu le chasses !
 Marceline se tordait les mains, en proie à une terrible anxiété. Gérard avait raison, en apparence, lorsqu'il l'accusait d'ingratitude. Que faire ? Comment lui résister, lui répondre ? Quelles raisons alléguer ?
 Et Gérard poursuivait, impitoyable dans sa logique :
 — Je dirai plus, ma mère . . . je trouves que tu oublies vite, en le repoussant, mais j'estime aussi que tu n'as pas le droit d'en agir ainsi. Vie contre vie . . . Celle de M. Beaufort vaut celle de Modeste . . . sans son dévouement, Modeste ne vivrait plus . . . Je demande à ton dévouement, à ton tour, de faire vivre M. Beaufort . . .
 Elle n'avait plus la force de parler, mais, d'un signe de tête, elle répondait toujours . . .

—Non, non, non.

Alors, il n'insista plus, mais il laissa tomber sur la pauvre femme un très long et très triste regard. Evidemment ce loyal cœur venait d'être froissé... et peut-être l'infinie affection qu'il avait pour Marceline en était-elle diminuée ?...

Elle le sentit et soupira.

Rentrée dans sa chambre dans une extrême agitation, toute cette scène se retraça devant son esprit.

—Non, dit-elle, non, c'est impossible, impossible...

La semaine suivante, on eut, tous les jours, la visite de Robert Valognes.

Il avait, chaque fois, un prétexte nouveau pour se présenter.

Certes, on ne pouvait se tromper sur l'attraction qui l'amenait.

Il venait là, attiré par Modeste.

Depuis le bal champêtre, il avait gardé le souvenir des charmes de la jeune fille et il avait toujours dans les yeux l'image de sa gentille compagne, en mendiant, si originale et si distinguée.

Du reste, il ne s'en était pas caché à Valognes.

Il était adoré de son père qui l'avait toujours considéré comme un ami. Jamais il n'avait eu de secrets pour lui.

—Je trouve Modeste ravissante... avait-il dit à Valognes.

—Parbleu ! moi aussi. Tu n'es pas difficile.

—Je t'avouerai même qu'elle a produit sur moi une très vive et singulière impression... comme jamais aucune femme ne m'en a produit... Jamais, tu l'entends ?

—J'entends bien, fit Valognes, un peu soucieux,

—Je crois que je vais en tomber amoureux.

—Moi, je ne le crois pas. J'en suis certain. Et ça me chiffonne.

—Pourquoi ? Tu es l'ami de la mère... Rien de plus naturel que je devienne le mari de la fille.

L'inquiétude de Valognes ne se dissipait pas.

—A quoi penses-tu ? fit Robert...

—Je pense qu'il y aura des obstacles à ton amour.

—D'où viendront-ils ? De toi, père ?

—Oh ! cher fils, tu n'y penses pas...

—Alors ?

—Je ne suis pas le seul du consentement de qui il faudra tenir compte. Il y a la mère.

—Si je suis aimé ?

—Marceline a parfois une singulière attitude, vois-tu. Je crains que la seule nouvelle d'un mariage possible ne soulève des difficultés. Je parle au hasard. Je te jure que je ne sais rien.

Et serrant la main de son fils, après un long silence :

—Veux-tu un conseil ?

—Certes !

—Eh bien, il faut conquérir madame Langon d'abord... car s'il y a des obstacles, ils viendront d'elle... Donc, elle d'abord... moi tu es sûr que je veux ton bonheur et je suis heureusement assez riche pour ne le point chercher pour toi dans une grosse dot.

Robert attendit quelques jours encore avant de se prononcer.

Il avait revu plusieurs fois Modeste.

Il croyait être sûr d'être aimé. Les yeux de la jeune fille étaient éloquentes. Sa joie, lorsqu'il venait, était visible. Cela parlait, à défaut d'aveu.

Il dit à son père, un jour :

—Décidément, je l'aime. Donc, plus d'hésitation !...

—Tu l'aimes et tu la rendras heureuse ?...

—Oui, car je ne penserai qu'à son bonheur.

—Et elle ?

—Je ne suis pas aussi sûr de son amour que je le suis du mien. Cependant, tout me fait croire...

—Tu désires, n'est-ce pas, que j'aie m'en ouvrir à Marceline ?

—Oh ! mon père, comme tu es bon !

—Pourquoi suis-je bon ? ce que je fais est naturel. Et veux-tu que je sois franc ? J'ai aimé Marceline après la mort de ta mère, j'aurais bien voulu d'elle auprès de toi pour t'élever, prendre soin de ton enfance, mais elle n'y a jamais consenti. Alors, je suis ravi de ce qui arrive aujourd'hui, et j'ai envie d'aller lui dire : « Ah ! vous n'avez pas voulu jadis m'épouser... Eh bien, attrape, mon fils va épouser votre fille ! »

Robert se mit à rire et embrassa Valognes.

—Tu es le meilleur des pères !

—Et moi, fit Valognes, je ne suis point fâché de te dire, en passant, que tu n'es pas loin d'être le meilleur des fils... Allons, si tu veux que je demande Modeste en mariage, je vais passer une redingote. M'accompagnes-tu ?

—Oui... Il vaut mieux que je sois là.

—Pour plaider ta cause au besoin ? Tu as raison.

—Que craignez-vous, père ? dit le jeune homme, effrayé.

—Rien du tout, je le répète... et pourtant je ne suis pas rassuré. Si tu viens avec moi, va t'habiller aussi, toi. Tu ne peux m'accompagner en veston de chambre.

Une heure après, ils descendaient tous les deux de voiture devant la petite maison au bord de l'Oise.

Marceline était seule.

Quand elle vit entrer Valognes et son fils, un peu impressionnés, — le jeune homme pâle et fiévreux, elle devina le but de leur visite.

—Déjà ! murmura-t-elle.

Et elle se leva lourdement pour aller à leur rencontre.

—Bonjour, Marceline... dit Valognes en souriant.

Et, regardant autour de lui, dans le petit salon plein de fleurs.

—Est-ce que votre fille serait absente ?

—Son frère l'a enlevée, dit Marceline, essayant de sourire. Il avait des visites à faire dans quelques villages voisins... Ils sont partis en voiture. Elle sort si peu...

—C'est un contretemps... mais on peut passer outre...

—Vous voulez donc parler à ma fille ?...

—Nous voulions surtout vous parler.

—Ah ! dit-elle, feignant la surprise.

—Et je n'irai pas par quatre chemins. Mon fils aime Modeste, madame Langon... Vous n'avez pas de fortune, nous autres nous sommes riches... Ça s'arrange donc on ne peut mieux... Et je vous demande pour mon fils Robert la main de mademoiselle Modeste.

La pauvre femme écoutait les yeux fermés.

—Déjà ! dit-elle encore... Déjà !... que faire ?...

Et elle oubliait de répondre.

—Eh bien, Marceline, eh bien ? disait Valognes avec bonté.

Elle ouvrit les yeux, passa la main sur son front.

—Oh ! j'ai entendu, fit-elle, j'ai bien entendu, allez... c'est beaucoup d'honneur... ce serait un grand bonheur, j'en suis sûre... mais je ne sais si ce mariage sera possible...

—Impossible, et pourquoi ? fit impétueusement Robert.

—Il faut pour cela que Modeste vous aime.

—Certes, mais j'ai cru comprendre...

—Peut être vous êtes-vous trompé, monsieur Robert ?

—Elle ne m'aimerait pas ?...

Marceline se tut. Oui, elle était résignée à un mensonge !... Elle était prête à sacrifier sa fille, à immoler cet amour !... Elle ne voulait pas de ce mariage... ni avec Robert, ni avec un autre... Et pourquoi ?... Par amour maternel poussé jusqu'aux extrêmes limites de l'égoïsme ? — cela s'est vu — ou par jalousie ? — Cela s'est vu aussi.

Non, mais marier Modeste... c'était révéler son nom...

Et devant ses yeux, en lettres flamboyantes, éclataient ces mots qui retraçaient l'effroyable drame de sa jeunesse :

Modeste, fille de Marceline de Montescourt et de Pierre Beaufort, mariés !

Oui, elle aimait mieux mentir.

—Je crois, en effet, que Modeste ne vous aime pas, monsieur Robert.

—Vous l'avez interrogée ?

Elle hésite. Vraiment peut-elle déchirer ce cœur si noble, si aimant ?... Elle se sent devenir mauvaise... Elle s'enfonça plus avant dans son mensonge.

—Je l'ai interrogée, elle ne vous considère que comme un ami.

Valognes la regarde d'un œil attentif. Il ne croit pas. Quant à Robert, il est tout de suite envahi par le désespoir.

—Moi qui croyais, moi qui avais rêvé...

Valognes vient prendre la main de Marceline.

—Vous êtes bien sûre, au moins, dit-il, de ce que vous avancez ?... J'aime Robert autant que vous aimez Modeste... Et voyez le mal que vous faites à mon fils...

—Hélas ! je n'y puis rien.

Tout à coup on entend une voiture qui s'arrête devant la maison. Marceline se trouble. Robert poussé par un pressentiment, se précipite vers la fenêtre.

—Ah ! dit-il, voici mademoiselle Modeste avec Gérard.

Et revenant à Marceline :

—Ah ! madame, laissez-moi l'interroger, voulez-vous ? Laissez-moi croire que vous vous êtes trompée !... ou plutôt interrogez-la vous-même... une dernière fois... et vous ne nous reverrez plus.

—A quoi bon ?... Ce serait augmenter votre tristesse !

—Je vous en supplie. Vous ne pouvez me le refuser !

Marceline se débat. Elle hésite. Le cercle d'airain, de plus en plus se resserre autour d'elle. La fièvre la fait trembler. Qui donc la délivrera ?

Modeste entre au salon. Elle ne savait qu'elle allait y rencontrer Robert et Valognes. Elle ne cache pas sa joie. D'abord elle embrasse sa mère, puis elle tend son front à Valognes, aussi. Et enfin elle se trouve devant Robert.

Celui-ci est triste ; des larmes sont bien près de ses yeux.

—Mon Dieu, dit-elle, qu'y a-t-il ? Qu'est-il arrivé ?

—Rien qui puisse vous intéresser, mademoiselle, dit Robert, et cependant un très grand malheur pour moi...

—Un malheur qui vous atteint me frappe aussi, monsieur, dit-elle avec noblesse. Et si j'osais solliciter votre confiance...

—Oh ! mademoiselle... je n'oserai jamais... J'aurais peur de rendre à jamais irréparable ce malheur... Interrogez votre mère...

Elle se tourne vers sa mère. Celle-ci est martyrisée. Son visage porte l'empreinte d'une angoisse mortelle. Elle est obligée de piétiner sur tout ce qu'il y a de plus noble en elle, l'amour pour sa fille... Et elle sent si bien — c'est presque une expression physique — ce cercle d'airain qui l'enveloppe, qu'elle fait un geste pour l'éloigner...

—Mère, dit Modeste, tu as entendu... Quel est ce malheur ?...

—Je ne sais trop, dit Marceline. M. Valognes, mon enfant, est venu me demander ta main pour son fils...

—Ah ! dit Modeste...

Et un sourire céleste erra sur ses lèvres, son cœur bondit.

C'est à peine si elle a la force de dire encore :

—Et tu as répondu ?

JULES MARY

A suivre

MADemoiselle DE KERVEN

DEUXIÈME PARTIE DE CARMEN

Tancrede se retourna vivement et tendit la main à celui qui venait de parler ainsi, jeune homme de son âge et de sa taille, comme lui bon gentilhomme, et comme lui portant l'uniforme d'officier de marine.

Ce jeune homme, le vicomte Raoul du Tremblay, avait navigué à bord du même bâtiment que Tancrede, à l'époque où tous les deux débutaient dans la marine royale.

— Que fais-tu au Havre, vicomte ? lui demanda M. de Najac après une chaude embrassade.

— Je suis en congé et j'attends que mon heureuse étoile m'envoie un compagnon de voyage disposé à faire route avec moi d'ici à Nantes où se trouve ma famille... Veux-tu être ce compagnon ?

— Ah ! par exemple, mon cher vicomte, répliqua Tancrede, le bon Dieu t'a placé visiblement sur mon chemin ! Tu vas me rendre un immense service !...

— Tant mieux ! Si tu me donnes l'occasion de t'être agréable, c'est moi qui resterais ton obligé...

En quelques mots, Tancrede mit son ami au courant de ce qu'il était indispensable de lui apprendre pour pouvoir réclamer son aide, et lui demanda de se charger de Quirino et de le piloter jusqu'à Saint-Nazaire, ce à quoi le vicomte consentit avec le plus gracieux empressement.

Une demi-heure après, Raoul du Tremblay et l'Indien, installés dans une carriole louée à frais communs, couraient au plus rapide galop de deux chevaux de poste sur la route de Bretagne, tandis que Tancrede regagnait son côtre.

Il avait été convenu entre le Français et l'Indien que ce dernier ne perdrait plus Carmen de vue, ne fût-ce qu'un instant, une fois qu'il l'aurait retrouvée, et que dans le cas où il se verrait forcé de quitter Saint-Nazaire à la suite de la gitane, il laisserait à l'hôtel des *Armes de Bretagne* une lettre portant l'adresse de Tancrede, lettre qui permettrait à celui-ci de le rejoindre en lui indiquant la direction dans laquelle il s'éloignait.

Nous avons vu le vicomte et Quirino arriver au milieu de la nuit à l'auberge de la poste, à Savenay, où Carmen, prévenue par Moralès, les attendait comme la panthère attend sa proie.

Nous savons de quelle façon la gitane, reconnaissant Quirino et trompée par le costume de l'officier de marine, à peine entrevu dans une demi-obscurité, avait pris ce dernier pour M. de Najac.

Nous connaissons enfin dans tous ses moindres détails le piège infernal tendu par le frère et la sœur, et nous avons assisté au drame effroyable du *Val aux Fées*.

Voici de quelle façon Quirino avait échappé, miraculeusement en quelque sorte, à une mort qui semblait certaine. Au moment où l'équipage, entraîné par sa force d'impulsion irrésistible, bondissait dans le vide, l'Indien, au lieu de tomber sur les rochers et de s'y broyer comme son malheureux compagnon, comme le postillon et les chevaux, l'Indien, disons-nous, avait été lancé quelques pas plus loin, dans le lit profond où le torrent roulait ses eaux écumantes.

Etourdi d'abord et paralysé par sa terrible chute, Quirino s'était bien vite ranimé, et comprenant l'imminence du péril, il avait lutté contre les flots tumultueux qui l'entraînaient, et d'une minute à l'autre pouvait le briser contre des masses granitiques aux arêtes saillantes. Nageur expérimenté et vigoureux, trouvant d'ailleurs des points d'appui dans les longues branches flexibles qui venaient effleurer de leurs panaches verts la surface des bouillons, il était parvenu à gagner la rive. Là, couché sur la mousse et les lichens, il avait attendu le retour de ses forces épuisées.

Au bout d'un temps très court, l'Indien, avec cette prodigieuse finesse d'ouïe particulière à ceux dont la vie s'est écoulée tout entière dans les solitudes des forêts, entendit un faible murmure de voix qui ne se confondait point avec les tapages du torrent.

Ces voix étaient celles de Carmen et de Moralès.

Défiant comme un vrai sauvage qui se dit que l'homme est le plus terrible ennemi de l'homme, Quirino se demanda sur le champ si la catastrophe dont il avait failli devenir l'une des victimes n'était point le produit d'un crime audacieux, au lieu d'être le résultat d'un accident incompréhensible.

Ce qu'un Indien suppose ou devine, il faut qu'il l'éclaircisse sans retard. Quirino, ranimé par quelques minutes de repos, se mit à ramper avec des ondulations de serpent sur les blocs de rochers formant les parois de l'abîme ; il atteignit ainsi la lisière du bois de chêne qui couvrait la colline et dominait le chemin creux. Une fois dans ce bois, il se glissa lentement et sans bruit d'arbre en arbre, retenant son haleine, effleurant à peine d'un pied silencieux la mousse et les cailloux. Bientôt il ne se trouva plus qu'à dix pas de Carmen et de Moralès. Il les reconnut malgré les ténèbres et malgré le déguisement de la gitane, et il entendit des paroles qui lui prouvèrent jusqu'à l'évidence qu'en soupçonnant un crime il ne s'était pas trompé.

Le premier mouvement de l'Indien fut de s'élaner sur le frère et la sœur et de faire justice, à l'instant même, des deux assassins. Mais la

réflexion l'arrêta. Il n'avait pas d'armes, et de vagues reflets métalliques indiquaient la présence des pistolets placés à la ceinture de Moralès et à celle de Carmen. Quirino se dit que les attaquer dans ces conditions de complète inégalité deviendra un acte de démenée.

Il s'abrita donc derrière le tronc noueux d'un vieux chêne et il continua à écouter. L'ex-baladine et le gitano ne parlaient que de loin en loin, mais ce qu'ils disaient suffit pour mettre l'Indien au courant de leurs projets. Ils allaient dès les premières lueurs de l'aube, reprendre le chemin de Saint-Nazaire où les appelait la vengeance inassouvie de Carmen.

En effet, aussitôt que les clartés pâles du matin eurent permis à la fausse Annunziata de jeter un regard dans l'abîme peuplé de cadavres, elle remonta à cheval et s'éloigna avec Moralès.

Désormais sûr de les retrouver, et ne voulant pas s'exposer à être vu par eux en plein jour et sans déguisement, Quirino ne les suivit pas. Il avait conservé, malgré sa chute, la ceinture pleine d'or qui se bouclait autour de ses reins. Il quitta le chemin frayé et s'enfonça dans la campagne, en ayant soin de laisser tomber, de distance en distance derrière lui, des touffes de verdure arrachées aux genêts et aux ajoncs, afin d'être certain de retrouver sa route. Il atteignit une métairie où il se fit servir du pain bis et du lait frais, et où il acheta un costume complet de paysan pour remplacer son vêtement en lambeaux et encore humides.

La veste bretonne et la culotte flottante, les lourds souliers carrés à boucles de cuivre, et surtout l'immense chapeau de feutre noir aux ailes rabattues sur le visage, opérèrent dans l'apparence de l'Indien une si complète transformation, qu'il aurait pu affronter les yeux perçants de Carmen et les regards soupçonneux de Moralès, sans craindre d'être reconnu.

Il attendit cependant l'approche du crépuscule pour quitter la métairie, et la nuit était depuis longtemps descendue du ciel lorsqu'il fit son entrée à Saint-Nazaire. Il franchit résolument le seuil de l'hôtellerie des *Armes de Bretagne* et il s'installa dans le coin le plus sombre de la grande salle, en face d'un souper frugal, en ayant soin d'enfoncer plus que jamais sur ses yeux son chapeau aux larges ailes.

Nous savons ce qui se passait en ce moment à la ferme de Dinorah, où le gitane faisait couler des larmes et du sang.

Dix heures sonnèrent. Maître Lehuédé venait de renvoyer les derniers buveurs. Quirino, à qui son costume de paysan interdisait le luxe d'une chambre, se préparait à chercher le sommeil dans l'écurie, sur une litière de paille fraîche, lorsqu'arriva le cortège sinistre des agents et des soldats portant sur un brancard improvisé le corps sanglant d'Olivier. Carmen accompagnait sa victime.

L'Indien assista inaperçu aux tristes scènes qui se succédèrent cette nuit-là dans l'hôtellerie et que nos lecteurs connaissent déjà.

Le lendemain, appuyé sur le parapet de la jetée, il vit partir les deux barques qui emmenaient à Nantes, l'une Carmen, Moralès et Olivier, l'autre Dinorah et Jocelyne.

Il se fit indiquer le nom de l'une des plus infimes hôtelleries de la ville des Ducs, et il traça sur une feuille de papier ces quelques mots :

« Je suis à Nantes. Viens m'y chercher à l'auberge des Mariniers de la Loire. »

Il plia en forme de lettre ce papier qui reçut pour toute suscription le nom de *Tancrede de Najac*, et après avoir confié à maître Lehuédé cette épître concise, il partit pour Nantes à son tour.

Une fois là et installé dans l'auberge, ou plutôt dans le bourge honoré du patronage des mariniers de la Loire, Quirino prit des informations, et comme toute la ville s'occupait de l'étrange procès que le présidial allait bientôt avoir à juger, il ne lui fut pas difficile de connaître les moindres détails de l'accusation qui pesait sur Olivier.

L'Indien, en apprenant ces détails, frémissait d'indignation. Malgré son ignorance absolue des lois françaises, il comprenait bien que le malheureux Olivier ne pouvait être coupable du crime à lui imputé, puisque Carmen, mariée elle-même à un homme encore vivant, n'était devenue sa femme qu'à l'aide d'un faux nom et d'une audacieuse substitution de personne. Donc, la première union étant nulle, il devenait matériellement impossible que le second mariage constituât une bigamie.

En revanche, Quirino sentait son cœur battre de joie à la pensée des splendides et éclatantes repressailles que Tancrede et lui tireraient de la gitane qu'ils allaient démasquer au moment précis où le succès de ses roueries diaboliques lui semblerait le mieux assuré, et qu'ils livreraient, ainsi que Moralès, à la justice prête à leur demander un terrible compte de l'assassinat du *Val aux Fées*...

Aussi, Dieu sait avec quelle impatience il attendait M. de Najac dont la présence lui permettrait de savourer la vengeance, ce suprême bonheur des dieux et des Indiens !

Mais M. de Najac n'arrivait pas, et Quirino, sans tenir compte des lois immuables du temps et de la distance, s'étonnait et s'irritait de son retard.

Deux semaines s'étaient écoulées depuis la translation d'Olivier dans les prisons de Nantes. Déjà le public connaissait le jour prochain où le présidial jugerait l'accusé. Quirino maudissait avec une énergie toujours croissante l'impuissance à laquelle le condamnait l'absence de Tancrede.

Plus d'une fois il avait eu la pensée d'aller droit au lieutenant criminel et de lui faire des révélations complètes ; mais, au dernier moment, il s'était senti faiblir. Voudrait-on le croire ? l'écouterait-on seulement ? se demandait-il. Et d'ailleurs, en quelle qualité se poser comme accusateur ? Sur quelles preuves appuyer ses accusations ? En outre, les formes inconnues de la justice l'effrayaient...

Dévoré d'impatience et d'anxiété, il loua une barque et se fit conduire à Saint-Nazaire. Naturellement, maître Lehuédé n'avait point vu M. de Najac.

L'Indien éleva ses mains et son cœur vers le *grand Esprit*, qui est à la fois le Dieu des faces cuivrées et celui des visages pâles.

— Être tout puissant ! murmura-t-il, laissez-vous la victime innocente payer la lourde dette des criminels impunis !

Et, résolu à semer, s'il le fallait, ses dernières pièces d'or sur les grands chemins pour hâter l'arrivée de Tancrède, il demanda une carriole et des chevaux de poste et prit la route de Brest, où, nous le savons, l'officier de marine devait débarquer.

L'Indien payait comme un prince, le voyage se fit rapidement. Une fois à Brest, et certain que le côtre commandé par son ami n'avait point paru, Quirino ne quitta plus la jetée ; il y passa, sans dormir et presque sans manger, quatre jours et quatre nuits.

Le cinquième jour au matin, un petit navire de l'État, léger et gracieux comme une mouette, glissa devant Quirino pour entrer dans le port. Un officier se tenait debout sur le pont. C'était M. de Najac. Quirino et Tancrède se reconnurent. Le premier poussa un cri de joie, le second un cri de surprise.

Une heure après, ils roulaient ensemble sur la route de Nantes.

Rejoignons-les au moment où leur véhicule broyait tapageusement les pavés anguleux de la vieille et noble cité bretonne.

Ils se firent conduire à l'hôtel du lieutenant criminel. Le valet de chambre du magistrat répondit à Tancrède que monseigneur se trouvait au palais de justice et présidait l'audience.

— Au palais de justice ! cria l'officier au postillon.

La carriole ne s'arrêta qu'en face de l'antique édifice. Là, une difficulté nouvelle attendait les deux amis.

Nous le savons déjà, la salle d'audience regorgeait de monde. Ordre avait été donné de ne plus laisser entrer personne. Tancrède et Quirino se heurtèrent contre une consigne inflexible.

— Mais, s'écria M. de Najac, avec une sorte de désespoir, il s'agit d'une affaire de vie et de mort ! . . .

— Écrivez à monseigneur le lieutenant criminel, répliqua l'un des huissiers, je me chargerai de lui faire passer votre lettre.

Tancrède se procura une feuille de papier le plus commun, et d'une main fiévreuse il traça au crayon les mots suivants :

“ Monseigneur,

“ Au nom du ciel, au nom de la justice, daignez me recevoir à l'instant ainsi que mon compagnon.

“ Celui que vous jugez, celui que vous allez condamner sans doute, est innocent du crime dont on l'accuse.

“ Je vous en apporte la preuve.

“ TANCRÈDE DE NAJAC,

“ Officier de la marine royale.”

L'huissier tint immédiatement sa promesse et remit aux mains du lieutenant criminel le billet de M. de Najac.

Nous savons ce qui suivit. Les deux hommes pâles et couverts de poussière, introduits dans la salle des délibérations, étaient Tancrède et Quirino.

XL

UN DRAME AU PRÉSIDENTAL

Le lieutenant criminel avait annoncé que la suspension de l'audience durerait une demi-heure. Cette demi-heure s'écoula, puis une autre, et les magistrats ne revenaient point prendre possession de leurs sièges.

Olivier, calme mais brisé, évitait de tourner les yeux du côté de Dinorah. La pauvre enfant avait repris, avec l'usage de ses sens, le sentiment de sa douleur. Elle comprenait la perte absolue de son dernier espoir ; elle appuyait sa tête sur le sein de sa fidèle Jocelyne et pleurait silencieusement.

Carmen attendait avec une impatience mal déguisée. Tous ces regards dirigés sur elle, et dont elle ne pouvait méconnaître l'expression indignée, lui semblaient lourds malgré son impudence.

De vagues rumeurs circulaient dans la salle.

On sait avec quelle rapidité incompréhensible les nouvelles se répandent parmi les foules. Combien de fois n'a-t-on pas vu des populations entières mises au fait d'un secret d'État, sans qu'il fût possible de savoir par qui ce secret avait été révélé ? L'instinct populaire marche plus vite, en certains cas, que les courriers diplomatiques.

Donc, les curieux entassés sous les voûtes du palais de justice se disaient les uns aux autres, et tout bas, qu'un incident étrange, mystérieux, inouï, dont personne ne soupçonnait encore la nature, allait éclater à l'improviste comme un coup de tonnerre et changer du tout au tout la face du procès.

Quelques-uns se mettaient l'esprit à la torture afin de deviner quel pouvait être cet incident ; mais leurs efforts n'aboutissaient pas, et pour cause.

Carmen, de plus en plus surprise et inquiète du retard inexplicable des juges et de l'agitation grandissante de la foule, se pencha vers son frère :

— Glisse-toi parmi ces groupes, lui dit-elle tout bas, écoute, observe, et viens m'apprendre ce qui se passe.

Moralès, quoique fort contrarié de cette mission, qui le forçait à se mettre en évidence beaucoup plus qu'il ne le souhaitait, exprima son contentement par un geste et se prépara à obéir. Mais depuis quelques mi-

nutes, et sans qu'il eût accordé la moindre attention à ce détail, un soldat de la maréchaussée était venu se placer précisément derrière lui.

Le gitano pirouetta sur ses talons et fit un mouvement pour quitter sa place. Il se trouva face à face avec le soldat qui lui dit du ton le plus naturel :

— On ne passe pas !

— Vous vous trompez, mon brave ! répliqua Moralès, votre consigne ne saurait me regarder. . . . ce n'est pas moi qui suis l'accusé.

— On ne passe pas, répéta le soldat pour toute réponse.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda Carmen en tournant la tête.

Moralès n'eut pas le temps de lui donner l'explication qu'elle réclamait. A cet instant précis la voix du huissier ordonnait aux assistants de se découvrir, et les membres du présidial rentraient en séance.

Le gitano, quelque peu troublé, reprit sa place et se mit à penser involontairement à son rêve de la nuit précédente.

— Après tout, se dit-il pour se rassurer, c'est sans doute une consigne générale. . . . on veut que chacun reste à sa place afin d'éviter le désordre.

Quoique cette explication fût plausible et parfaitement acceptable, Moralès n'en conserva pas moins un petit frisson nerveux et une inquiétude mal définie.

Le lieutenant criminel était pâle et semblait en proie à une émotion profonde. Son regard ferme et lumineux (un de ces regards investigateurs qui descendent au fond des âmes et vont explorer les consciences) s'arrêta sur Carmen.

La gitane ne put en soutenir l'éclatante fixité. Elle baissa les yeux, malgré son empire sur elle-même et malgré ses efforts.

— Annunziata Rovero, femme légitime d'Olivier Le Vaillant, lui dit alors le magistrat, c'est en vertu de votre plainte, c'est pour faire droit à votre requête, que l'homme dont vous portez le nom se trouve assis sur la sellette des criminels. . . . Connaissez-vous bien toute la portée de votre accusation ?

— Je la connais. . . . répondit Carmen, un peu étonnée de cette question.

— Vous savez qu'une loi juste, mais implacable, condamnera Olivier Le Vaillant au dernier supplice, si Olivier Le Vaillant est reconnu coupable du crime de bigamie. . . .

— Je le sais.

— Et cependant vous persistez ?

— Je persiste.

— Vous êtes donc bien certaine de la réalité du crime dont vous poursuivez la réparation ?

— Toutes les preuves ne sont-elles pas entre vos mains ! répliqua la gitane dont les murmures réprobateurs de la foule éperonnaient l'audace. N'avez-vous pas entendu l'aveu du coupable lui-même ?

Un instant de silence succéda à cette réponse de Carmen. Les auditeurs partageaient la surprise de l'ex-baladine en écoutant cet interrogatoire conduit d'une façon tellement insolite et qui s'adressait à l'accusatrice et non plus à l'accusé.

La stupeur générale devait grandir bien vite, et nul ne soupçonnait encore les dramatiques péripéties de la scène qui se préparait.

Le lieutenant criminel rompit le silence en demandant d'un ton solennel :

— Femme d'Olivier Le Vaillant, dites-nous votre nom véritable ! . . .

Dans la situation de la gitane, cette question était un coup de foudre.

Carmen chancela, et fut au moment de défaillir, mais elle se remit aussitôt.

— Vous savez bien que je m'appelle Annunziata Rovero, dit-elle avec fermeté.

— En feriez-vous serment ?

— Sans hésiter.

— Sur le salut de votre âme ?

— Sur le salut de mon âme.

— Que répondriez-vous donc à qui vous accuserait d'avoir volé ce nom ?

Un nuage passa devant les yeux de Carmen. Son cœur cessa de battre ?

— Allons, pensa-t-elle, je suis perdue !

Elle ajouta sans transition :

— Perdue ! oh ! pas encore, et je lutterai jusqu'au bout ! Ceux qui pouvaient me démasquer sont morts !

— A celui qui formulerait une telle accusation, dit-elle ensuite à haute voix, en accompagnant chaque parole d'un haussement d'épaules dédaigneux, je répondrais qu'il est en démençe, et j'ajouterais qu'il n'a qu'à se montrer à moi pour être confondu !

— Même si les voix accusatrices s'échappaient de la tombe où vous avez cru les ensevelir à jamais ? demanda le lieutenant criminel avec éclat.

— J'ignore de quelle tombe vous parlez ! murmura la gitane qui sentait son sang se figer dans ses veines, je sais seulement que je ne crains ni les vivants, ni les morts. . . .

Le magistrat fit un signe en se levant.

— Répondez donc à l'instant dit-il, car ceux qui vous dénoncent, les voilà !

Une porte s'ouvrit derrière lui. Deux hommes apparurent sur l'estrade où siégeaient les juges.

XAVIER DE MONTÉPIN.

(A suivre)

**ANNONCE DE
John Murphy & Cie**

AUTOMNE 1892

INVITATION TOUTE SPECIALE

à toute nos pratiques et au public en général de visiter nos magasins dès à présent, nous avons reçu une grande quantité de

- Manteaux,
- Etoffes à Robes,
- Sous-vêtements,
- Articles de fantaisie.

Le tout importé des centres européens tels que :

PARIS, LONDRES ET BERLIN

AVANTAGEUX

Lors même que vous ne seriez pas prêts d'acheter vos marchandises dès à présent, il est de votre intérêt de nous visiter, et de faire une inspection très minutieuse de notre importation que nous pouvons dire sans hésitation n'a pas d'égale dans tout Montréal.

JOHN MURPHY & CIE

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2193

Federal Tel. 58



LORSQUE VOUS VOYAGEZ

Demandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes

Les Villes et Villages

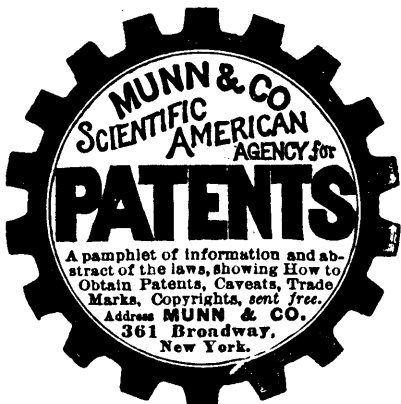
Importants dans les deux Provinces. Pour **PORT HURON, DETROIT, CHICAGO** et autres villes dans les Etats de l'Ouest, elle offre des avantages uniques étant la

LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE

sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

Biddeford, Manchester, Nashua
Boston, Fall River, New-York

Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre. Pour plus amples informations, adressez-vous à la gare du Grand-Tronc à Montréal où à notre représentant



BAUME RHUMAL

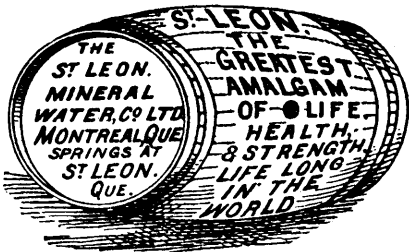
Est le meilleur remède connu contre les rhumes obstinés, la toux, l'enrouement, la bronchite, l'asthme, la consommation et toutes les affections de la gorge et des poumons. En vente partout à 25c la bouteille. 20 doses par bouteille. Dépôt général à la PHARMACIE BARIDON, 1707, rue Ste-Catherine, Montréal.

UN BON TEMOIGNAGE

JOHNSTON'S FLUID BEEF

Se fait rapidement. Il est très effectif dans les cas d'épuisement. S'adapte facilement au système digestif des VIEUX ET DES TRES JEUNES

ROBILARD 27, rue St-Antoine. Seul embouteilleur.



Téléphone 1432.

Cette eau célèbre est en vente, à seulement 25c le gallon, par les principaux pharmaciens, et épiciers, en gros et en détail par la **CIE D'EAU ST-LEON**, 54, Carré Victoria, Montréal. Branches : 139, St-Laurent et 1443 Notre-Dame.

Comment se servir de l'Eau Minerale St-Léon

Comme purgatif, prenez deux ou trois verres chauds avant déjeuner. Un ou deux verres, aux repas, agissent d'une manière très efficace contre la dyspepsie.

Prenez cette eau qui est un des meilleurs altératifs, buvez en tous les jours, un verre toutes les deux ou trois heures, dans les maladies chroniques, vous changerez et purifierez votre sang.

Les médecins recommandent de se servir de l'Eau St-Léon comme préservatoire des maladies occasionnées par les boissons fortes. On envoie gratuitement sur demande des circulaires contenant des certificats importants.

MAISON - BLANCHE

65 - RUE SAINT-LAURENT - 65

Merceries et Chapeaux pour Hommes et Garçons, Grand Assortiment à UN SEUL PRIX

T. BRICAULT

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

"WESTERN"

INCORPORÉE EN 1851

Capital..... \$1,200,000
Actif au-delà de..... 1,550,000
Revenu pour l'année 1891..... 1,800,000

J. M. ROUFF & FILS, Gérants de la succursale de Montréal, 104, St-Jacques

LATHÉ HOGUE, Agent du Dept français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

A1. Un Article Parfait



La qualité la plus pure de Crème de Tartre ; le meilleur Bi-Carbonate de Soude à double cristallisation est employé pour la préparation de cette Poudre à pâtisseries.

Il a toujours été coté A1 dans les familles depuis au-delà de 30 ans et est maintenant (si possible), meilleur que jamais. Tous les Meilleurs Epiciers le Vendent

LA MACHINE A TRICOTER A UNE PIASTRE

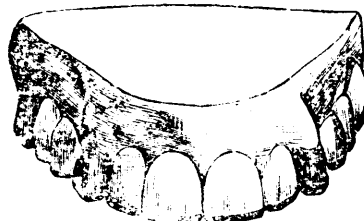
Ayez L'œil à ceci
Demandez-la à votre agent de machine à coudre ou bien envoyez un timbre-poste de 3 cents pour obtenir des détails et une liste des prix. Cela vaut \$2.00. S'adressez à **CREENMAL BROS** Manuf., Georgetown, Ont

COMPTANT OU À CREDIT

Nos prix sont excessivement bas pour du comptant, et nos conditions sont des plus faciles pour du crédit. Entrez voir notre assortiment de meubles, qui est le plus complet de tout Montréal.

FRED LAPOINTE, 1551, rue Ste-Catherine

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre plus résistable que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

DR BROUSSEAU

No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

ORGUE EOLIEN

La plus grande Merveille Musicale. Visite et correspondance sollicitées.

Seul importateur des Pianos

Hazelton Fischer, Dominion et Berlin et des Orgues Eoliennes, Pe'oubet et Dominion.



CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation d'huile et rafraichissante. Elle entre tient le scalpe en bon état empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles 5c la bouteille

HENRY R. GRAY, Chimiste pharmacien, 122 rue St Laurent.

Un bienfait pour le beau sexe

Poitrine parfaite par les

Poudres Orientales

les seules

qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le

DEVELOPPEMENT

— ET LA —

Fermete des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

SANTE ET BEAUTE !

1 boîte, avec notice, \$1 ; 6 boîtes, \$5

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine MONTREAL Tél. Bell 6513

BAUME NASAL

NE FAILLIT

JAMAIS GUERIT RHUME DE CERVEAU ET CATARRHE

SOULAGE, NETTOIE, GUERIT.

Soulage à l'instant, Guérit pour toujours, Infaillible.

Plusieurs redoutables maladies sont simplement des symptômes du Catarrhe, tel que : Mal de tête, surdité partielle, perte de l'odorat, mauvaise haleine, crachats glaireux, nausées, sensation de débilité, etc. Si vous êtes sujet à ces symptômes ou d'autres semblables, c'est que vous avez un Catarrhe ; vous ne devez pas perdre de temps pour vous procurer une bouteille de BAUME NASAL. Soyez avisé à temps, un rhume de Cerveau négligé résulte en un Catarrhe, suivi consommation et de mort. Le BAUME NASAL est en vente chez tous les pharmaciens, ou envoyé, frais de poste payé sur réception du prix (60c. ou \$1.00) en adressant

FULFORD & CO., Brockville, Ont.

CATARRHE